

Libretto

MYRIAM CHIROUSSE

MIEL ET VIN

roman

libretto

© Buchet/Chastel, Paris, 2009.

ISBN : 978-2-36914-311-6

Née à Cagnes-sur-mer, Myriam Chirousse suit des études de lettres et de philosophie à Nice, puis à Paris. Elle écrit, en parallèle, ses premiers contes pour enfants et des nouvelles. En 2000, elle quitte la France pour l'Espagne où elle exerce comme professeur de français et traductrice. Son premier roman, *Miel et vin*, paraît en 2009 aux éditions Buchet/Chastel. De retour en France, elle se consacre à l'écriture et à la traduction, notamment des livres de Rosa Montero.

Je veux vivre.

Il le faut absolument car mon rôle dans cette histoire est trop important. Si je ne vis pas, comment Charles aura-t-il la révélation qui changera sa vie ? Comment Judith sera-t-elle invitée à Vaillac par le vieux comte ? Je veux vivre car je veux voir le crépuscule sur les toits d'ardoises noires de mon château, je veux entendre le cliquetis des automates réparés par Guillaume, et je veux raconter à mes enfants l'histoire de ma vie et de ceux qui me l'ont donnée. Je dois vivre, sinon rien n'aura de fin.

Pardonnez-moi, il n'est pas coutume de commencer un récit par son dénouement, même en cette époque troublée où il m'est donné de naître. Mais le coup qui vient de me frapper est si violent qu'il me fait craindre le pire. Le choc a percuté mon corps comme un tremblement de terre. J'entends ma mère crier et je sens la douleur qui crispe ses poings.

Je sais pourquoi. Moi qui ne ferme jamais les yeux, je vois tout et je sais tout. Je sais l'affolement qui la jette dans cette rue battue par la pluie, et je sais qui est l'autre qui la rattrape encore, la folie qui luit dans ses yeux. Je sais tout et je vois tout. Je connais le présent, le passé et même l'avenir du moindre personnage de cette histoire, je connais chaque boucle qui noue leurs destins, car je nage hors du temps, là où les légendes prennent source, dans la chair et le sang.

Ma mère se roule sur les pavés boueux. Ses sanglots éclatent comme un orage. Son cœur palpite contre mon crâne. Tout bouillonne, le monde tremble de peur, la terre halète de douleur, je sens ma mère qui renonce, mais je veux vivre, je veux vivre!

J'ouvre mes mains, j'écarte mes doigts, je tends les bras : je veux vivre, tu m'entends? Je m'accroche de toutes mes forces à mon placenta, le pince, le mords de ma bouche sans dents – je veux vivre! Vivre! Relève-toi! Ressaisis-toi! Rentre chez toi ou tu vas nous tuer toi et moi! Je veux sentir le parfum des collines, je veux fermer les yeux au vent du soir sur mon front, je veux connaître toutes les beautés de ce monde fragile et cruel... Je veux...

Les cheveux noyés dans la boue, ma mère pousse un long gémissement. Et si elle ne se relevait pas? Si je ne naissais pas? Si je ne vivais pas?

Alors il faut que je raconte. Pour ceux de l'autre côté du monde, il faut que je dise tout ce qui ne sera peut-être pas. Tout ce que je sais, ici, au fond du ventre de ma mère. Tout ce que mes yeux peuvent encore voir avant qu'il ne soit trop tard.

PREMIÈRE PARTIE

L'enfant maudit

Il était une fois, au détour d'une rivière, une tour plantée comme une vieille dent au sommet d'une colline. Plus personne ne l'habitait depuis des siècles mais elle se dressait là, grosse forteresse cariée par le temps et les guerres, dernier chicot d'un squelette enterré au fond des âges. On évitait d'y aller à cause des vipères nichées sous les pierres. D'épais buissons de ronces en barraient d'ailleurs le chemin, et les gens du château prétendaient que des fantômes y rôdaient la nuit lors des gelées d'hiver, ou lorsque les enfants ne dorment pas sagement dans leur lit.

Car un château se dressait au pied de cette tour en ruine. Couché sur les berges de la rivière, le château était aussi beau que la tour était laide, aussi étincelant que la tour était sombre, aussi pétri d'arrogance que la tour, humblement, se ratatinait sur elle-même. Entre les arbres de son parc, il resplendissait tel un joyau entre les seins d'une Vénitienne. Mais seuls les étrangers, les brigands ou les soldats d'autres contrées s'arrêtaient pour le contempler depuis le chemin. Ceux des environs, qui savaient, pressaient le pas sans lever les yeux. La simple vue des tourelles leur hérissait la peau telle une bourrasque froide. À cause de l'enfant. Longtemps après son départ, il continuait d'épouvanter les pierres, comme un salpêtre que rien n'ôte des murs.

Le prénom de celle qui l'avait mis au monde ne devait

plus jamais être dit à haute voix, ni murmuré, ni évoqué en pensée, ni même chuchoté en rêve, si bien qu'il avait fini par s'effacer complètement de la mémoire. Quant au nom du père, il fut vite oublié : on l'ignorait – à croire que personne n'avait engendré la créature. Et qui n'est pas engendré par son père est souvent fruit du diable.

Au jour de sa naissance, les chiens se mirent à hurler. Le ciel prit une teinte étrange, les ombres s'effacèrent et la nuit tomba d'un coup. Le vent même s'arrêta de souffler et un silence inquiétant enveloppa les berges du fleuve. Ce fut dans des ténèbres grises que l'enfant poussa son premier cri. D'après l'Homme en Noir, on aurait dû le baptiser au plus vite, le tuer aussitôt et l'enterrer selon les rites. Mais le châtelain s'y opposa : l'enfant eut droit à la vie et le malheur s'abattit sur la contrée.

Il est des êtres dont il est bon de ne pas s'approcher et qu'il vaut mieux ne pas aimer, sinon ils se referment sur vous comme des pièges à loup et vous arrachent la jambe, le cœur, et parfois jusqu'à l'âme. À peine né, l'enfant attira les cœurs simples comme une viande putride attire les bêtes désespérées. Les servantes qui se l'étaient passé de bras en bras connurent toutes quelque infortune en moins d'une année : l'une fut rongée de vérole, l'autre tomba d'une échelle, une troisième prit feu en s'approchant des fourneaux.

La châtelaine, prudente, ordonna à ses gens de se détourner de l'ignoble rejeton, de fuir ses pleurs comme ses airs tentateurs, ce qui fut fait : on ne lui adressa plus ni paroles ni regards, on ne lui chanta plus de berceuses, on ne le cajola plus (ou alors il fallait le faire secrètement, à la manière des sorcières qui se rendent au sabbat par les nuits de pleine lune), comme si, à force de l'ignorer, on avait pu l'effacer de la terre où il n'aurait jamais dû naître. Mais l'odieux enfant résista à l'indifférence comme il résista au froid et au manque de nourriture – car, pour démontrer sa constitution surnatu-

relle, l'Homme en Noir avait suggéré de le soumettre à ces épreuves. On raconte même qu'il fut déposé un soir au milieu des ruines de la vieille tour. Les serpents lui firent un berceau, les ronces lui servirent de voile contre le gel, et les fantômes, dit-on, le bercèrent toute la nuit de leurs chants glacés.

En somme, il survécut. À mesure que les lunes passaient, il se développa même dans de belles proportions, comme un être destiné à devenir plus puissant que les autres, un mandataire chargé d'instaurer quelque obscur règne.

Les années s'écoulèrent comme une froide montée de brume. Les hivers s'étirèrent jusqu'à la Saint-Jean, les raisins moisirent avant l'Assomption et les paysans furent dévorés de fièvres qui leur donnaient à vingt ans des visages de vieillards. Par un morne matin d'automne où le givre crissait sous les pieds, un intendant se présenta au domaine pour une affaire courante. Il croisa dans la cour le regard de l'enfant. Le sol s'ouvrit aussitôt sous les bottes du bon fonctionnaire. Une mâchoire acérée lui broya les poumons. Il abandonna ses ordonnances, courut à son carrosse, cria au cocher de faire claquer le fouet. Trois jours plus tard, dans une lettre à l'écriture tarabiscotée, il expliqua qu'il avait vu le diable et que, depuis la sinistre rencontre, une voix lugubre ne cessait de susurrer à son oreille les crimes pour lesquels il serait châtié, lui promettant de mourir dans d'atroces souffrances, la tête tranchée par une machine à élaguer les traîtres, au milieu d'une foule ivre de haine. Épouvanté par cet affreux destin, il préférait s'y soustraire. On le retrouva pendu au-dessus de ses registres.

Une terreur feutrée s'empara de ceux qui côtoyaient l'enfant, comme si tous avaient craint de voir la terre s'ouvrir sous leurs pieds au détour d'un escalier. Les longs couloirs du château bourdonnèrent tout le jour des Pater et des Ave que les domestiques récitaient. Les jupons des chambrières ne cachaient plus que des crucifix, et même ce grand nigaud

de garçon d'écurie, lorsqu'il avait fini de panser les chevaux, se ruait à la chapelle pour confesser une mauvaise pensée. On buvait de l'eau bénite. C'était un triste temps.

Persuadé que Dieu le mettait à l'épreuve, l'Homme en Noir résolut de lutter contre l'engeance du Malin. Tous les jours, alors que le feu rongeait les bûches humides dans la cheminée, il s'enferma avec l'enfant dans la salle d'étude afin de lui enseigner le chemin de l'Amour éternel. Le monstre n'était point sot : il sut vite lire et écrire. Pour le reste, il se révéla impossible d'en faire un agneau du Seigneur. Cette mauvaise herbe était proprement incapable de faire un signe de croix, dormait pendant les messes et tenait tous les crucifix à l'envers. L'Homme en Noir le frappa, bien sûr, mais les gifles glissaient sur ses joues comme l'eau sur le cuir bien ciré, et l'effronté relevait chaque fois des yeux luisants de férocité vers le sage précepteur qui ne voulait que son bien.

Par un crépuscule sec et venteux, maîtres et gens écoutaient le bénédicté dans la salle à manger à la lueur du soleil couchant, quand le garçon d'écurie arriva en criant que la maison du contremaître brûlait. D'un bond, le châtelain arma ses gens de seaux. On lutta toute la nuit mais la bataille fut perdue. Emportée par un torrent de flammes qui montaient vers le ciel, la gentilhommière s'embrasa, se disloqua puis s'effondra au petit matin dans un tas de pierres noires et de cendres fumantes. De la famille qui vivait là on ne sauva qu'une fillette de quelques mois, retrouvée sous un chaudron. On dit que le maître tomba à genoux dans les fumées de l'aube et qu'il pleura.

– Vous protégez un démon, le fustigea la châtelaine, Dieu vous met en garde.

On fit donner une messe pour les défunts et la fillette fut prise en nourrice au château. Quant à l'enfant maudit, il avait disparu. Il se cachait, coupable. Lorsqu'il réapparut, l'Homme en Noir lui ordonna de confesser son crime, car c'était lui

qui avait jeté les flammes de l'enfer sur la maison du pauvre contremaître ! Lui qui avait envoyé un esprit malin torturer l'intendant du roi ! Lui ! Lui ! Le visage blême, l'enfant jura par Dieu qu'il n'avait rien fait.

– Il blasphème ! Qu'il ait la langue percée !

On l'attrapa, le châtiment fut infligé puis le monstre se sauva et se terra pendant des jours. Un matin, l'Homme en Noir le surprit en train de voler dans la remise, le traîna dans la cour et le frappa à l'aide d'un fouet muni de clous bénis, aux yeux de tous, pour lui rappeler la voie de la rédemption.

– Dieu nous vienne en aide, soupira la châtelaine en agitant son éventail alors que les éclats du fouet se mêlaient au chant matinal des oiseaux, lutter contre Satan est une tâche ardue...

L'enfant fut enfermé à la cave, parmi les rats, sans nourriture. Les cryptes retentirent nuit et jour de ses hurlements. Ce fut l'époque où le château sombra dans la malédiction qui allait hanter ses murs jusqu'à la fin des siècles – ou du moins jusqu'à la fin d'un temps. Des jours sombres survinrent : un automne furieux, un hiver glacé... L'abomination de cet enfant suintait des pierres comme une fièvre, suppurait des jointures comme d'une plaie ouverte, macérait dans les antres nauséabonds de la magnifique seigneurie. On n'y vint plus. Les chiens perdirent leurs poils et moururent d'angoisse, et même les fantômes cessèrent de hanter la vieille tour, effrayés par les rugissements du diable.

Un jour enfin, un silence inaccoutumé régna entre les murs. On pensa avec soulagement que le monstre était peut-être mort, mais personne n'osa descendre dans les ténèbres pour le vérifier.

Le châtelain, de retour de campagne, ordonna à son valet de se munir d'une couverture et d'aller chercher la créature. Le pauvre homme s'enfonça en tremblant dans les fondations du château, éclairé par trois chandelles qui tremblaient autant que lui. L'odeur était pestilentielle. Le valet ne distingua

d'abord rien : les caves étaient grandes et l'obscurité déplaçait les voûtes autour de lui. Puis il l'aperçut au pied d'une colonne : un corps blanc roulé en boule comme une coulée de cire au pied d'une bougie éteinte. Le valet soupira. En effet, l'enfant semblait mort. Mais lorsqu'il s'en approcha, celui-ci lui sauta au visage, le griffa et le mordit. Comme il était de bonne taille et possédait la force d'un ours, il fallut trois hommes pour le maîtriser. Lorsqu'il fut enfin abasourdi par les coups et ligoté, on découvrit les cadavres d'animaux qui gisaient sur la terre humide : la créature s'était nourrie de rats et leur avait arraché la peau pour s'en couvrir.

– Quelle abomination ! s'exclama la châtelaine en se signant.

– Quelle honte, maugréa le châtelain.

Il confisqua les clefs de toutes les pièces sans fenêtre et démolit lui-même à coups de massue la serrure de la cave.

– Vous pactisez avec Satan. Prenez garde, monsieur : vous le paierez.

– Vous déraisonnez, rétorqua-t-il.

Elle eut raison, hélas : il le paya, et cher. La vie de son propre fils.

L'unique héritier de cette vieille lignée entra alors dans sa douzième année. De constitution délicate, c'était un être blond et taciturne qui n'aimait que les chevaux et passait de longues heures à courir sur leur dos dans le parc, comme s'il n'avait pu que de cette façon apprivoiser la folie du monde qui l'entourait. Ceux qui virent sa chute racontèrent en pleurant qu'il était en train de monter le grand étalon pommelé lorsque l'autre, le maudit, avait surgi d'un buisson. Les feuilles tendres du printemps n'avaient pas encore poussé, de sorte que l'on vit très bien le cheval se cabrer de terreur et son cavalier tomber par terre. En touchant le gravier, sa tête rendit un bruit sourd semblable au craquement d'une branche arrachée par le vent, mais c'était lui – et son âme – qui s'envolait au-delà du bois.

L'autre l'avait tué.

Les yeux enflammés de rage, la châtelaine rugit qu'il fallait le tuer lui aussi ! L'exterminer comme une vermine ! L'abattre comme un loup ! Le... ! Elle n'acheva pas car elle s'effondra sur le carrelage et ne s'en remit jamais. L'Homme en Noir menaça d'en référer au pape : l'affaire était allée trop loin, tous les sacrilèges devaient être jugés.

Au retour d'une longue promenade sur les bords du fleuve, le châtelain décida que l'enfant serait envoyé dans un orphelinat lointain et ne reviendrait pas. La fille du contremaître, qui avait grandi sous la table comme un chat, serait elle aussi confiée à quelque institution religieuse, de sorte qu'il n'y aurait plus au château ni enfants, ni hurlements, ni souvenirs meurtrissant l'âme, et que l'on tairait à jamais le souvenir de ces années-là.

Sur le perron, quelques jours plus tard, alors que le cocher attendait dans la grisaille humide du petit matin, le châtelain regarda une dernière fois celui par qui tant de mal était arrivé, mais ne lui dit rien. L'enfant grimpa dans l'attelage qui disparut dans les brumes. Et ce fut tout.

L'enfant trouvée

Guillaume de Salerac était un homme heureux. C'est du moins l'impression qu'il donnait lorsqu'il passait à quatre pattes dans les champs, lentement suivi par son cheval qui flânait derrière lui.

Doté d'une belle intelligence et d'une complexion robuste, il savait de surcroît se contenter des biens qu'il possédait : il était donc comblé.

Certes il était né gentilhomme, aîné d'une vieille famille, héritier d'un château en Périgord, de forêts giboyeuses, de coteaux fertiles, d'une rivière où frétilaient les truites, d'un moulin, d'une ferme avec tous ses gens et d'une liste assez longue de droits seigneuriaux, qui contribuaient sans doute à sa tranquillité d'esprit. Mais, au-delà de ces gentillesses de la fortune, le regard singulier qu'il portait sur les choses semblait le prémunir contre les revers de l'existence. La grêle qui fâchait les paysans était pour lui une admirable manifestation des forces de la nature. Les maladies qui décimaient les troupeaux devenaient à ses yeux des objets dignes d'étude. Il dessinait avec tendresse les serpents figés sous les pierres et les carcasses sanguinolentes des brebis attaquées par les loups. Et le mouvement des planètes le fascinait tant qu'il fut bien le seul, lors de la grande éclipse de 1764, à ne pas se jeter sous un lit en hurlant. Parfois, immobile, il contemplait les nuages, preuve que les vents ne s'arrêtent jamais... Mal-

gré tout, il désolait M. l'abbé autant que sa propre mère, car tant d'esprit n'abritait pas une once de foi solide, et tant de belles observations savantes le rendaient proprement idiot à l'heure de calculer le prix d'un sac de noix.

Il fut un temps envoyé à l'armée, où l'on espérait le voir conquérir quelque grade qui fit honneur à son nom : sans succès. Un jour que la troupe s'entraînait au combat, un insecte aux élytres dorés passa narquoisement sous son nez. Guillaume lâcha son fleuret et courut après la chose ailée. C'était une cétoine atypique qu'il réussit à capturer avant de s'effondrer, car le malheureux compagnon avec lequel il croisait le fer avait entaillé sa cuisse par mégarde. À peine remis de sa blessure, Guillaume courut clopin-clopant présenter sa découverte à M. de Buffon, au Jardin du roi. Le grand naturaliste le reçut, examina l'homme autant que l'insecte, l'écouta disserter sur les lépidoptères et, à la fin de l'entretien, lui offrit un petit verre de sa meilleure eau-de-vie – il fallait bien que la connaissance des plantes prodiguât quelque bienfait. Guillaume n'avait pas fini son verre qu'il sut qu'il était né pour les sciences.

Il étudia beaucoup, voyagea ce qu'il faut pour connaître un peu le monde, fréquenta divers salons, rencontra des philosophes de tout poil, fut introduit à l'Académie des sciences et reçut même l'estimable charge de collaborer aux planches de l'*Encyclopédie* : mieux qu'un bâton de maréchal !

Toutefois, de toutes les rencontres que Guillaume de Salerac fit dans sa jeunesse, celle qui allait le plus durablement contribuer à son bonheur fut celle d'un honnête barbier de Toulouse. Ce dernier passait pour avoir étudié la circulation sanguine auprès des meilleurs chirurgiens de Bagdad et connaissait la moindre veinule qui charge les tissus de vie. Cependant, ses méthodes n'étant pas dignes d'un bon chrétien, il ne fut jamais invité chez le roi. Qu'importe, Guillaume de Salerac fut reçu chez lui et eut le privilège d'assister à ses

leçons. Il n'en apprit strictement rien, hélas, car dès le premier jour la fille du chirurgien participa aussi à la dissection.

Guillaume écouta comme un sourd, n'eut d'yeux que pour la belle anatomie féminine, trembla comme un peuplier dès que la jeune personne le regardait au-dessus de la brebis éventrée, objet de l'étude. Enfin, lorsque au terme de l'exposé le savant conclut : « Le mouvement du sang dans les veines est causé par la chaleur du feu qui siège dans le cœur et dilate ce dernier, et le fait fonctionner à la façon d'une pompe », Guillaume avait déjà reconnu cent fois que ce maudit feu qui dilate les veines n'est pas une simple allégorie d'anatomiste.

Il avait été jusque-là homme de science : il devint de surcroît amoureux, c'est-à-dire presque poète.

Il fit une cour assidue à la fille du chirurgien tout en assistant aux leçons du père qui lui fit découper des moutons, des chèvres, des veaux, des lapins, des chats, des chiens et tout ce que le marché local plaçait entre ses mains, jusqu'au jour où il n'eut plus rien à ouvrir, hormis son propre cœur.

Les noces furent célébrées dans la cathédrale de Toulouse et les festivités durèrent trois jours pleins. Puis les jeunes époux se retirèrent au calme de Castelroux, dans les collines du Périgord. Là, il faut croire qu'ils se livrèrent à de nouvelles expériences et découvrirent des mécanismes qui, jusqu'alors, leur étaient inconnus, car l'année suivante leur naquit un fils qu'ils prénommèrent François René.

C'est à cette époque, dans la douceur de la campagne et de la vie de famille, que Guillaume de Salerac devint pleinement cet homme heureux qui arpentait les bois en herborisant. Le libraire de Sarlat l'affubla vite du surnom de Gentilhomme à Quatre Pattes, car chaque printemps le voyait passer courbé dans les prés, les ongles noircis de terre, extirpant de l'humus de délicates herbes aux racines dentelées, suivi par son cheval qui portait ses besaces et, sans faire état de latin, arrachait d'un coup de dents les mottes de pissenlit.

Par un matin de mai de l'année 1773, alors qu'il avançait l'échine ployée vers les fougères, Guillaume fit ainsi une découverte qui allait bouleverser sa vie, peut-être la plus belle qu'un homme puisse faire. Là, penché sur la mousse épaisse qui tapissait les pierres, comme un animal curieux, il vit... il n'en crut d'abord pas ses yeux et fronça les sourcils :

Un pied !

Petit.

Rose et affreusement sale.

Terminé par cinq minuscules doigts couverts chacun d'un ongle.

À côté, son jumeau se cachait dans un chausson de satin bleu maculé de terre.

Stupéfait, Guillaume de Salerac leva les yeux.

Le pied était surmonté d'une cheville puis d'un corps dans son entier. Le pied possédait même un visage et, sous une masse de cheveux roux ébouriffés comme un buisson de ronces, deux yeux verts le dévisageaient avec effarement. Tout autour, il n'y avait que le silence des fougères, le désordre des rochers, la profusion des mousses et des colonnes de troncs d'arbres jetées à perte de vue.

Guillaume ramena son étrange trouvaille au château.

Ses retours provoquaient d'habitude un réflexe de fuite car, pour peu qu'il arrivât chargé et le sourire aux lèvres, on savait qu'on allait devoir s'extasier sur ses trésors, c'est-à-dire admirer pendant un temps très long les herbes et les horribles mouches qu'il exhibait avec fierté à quiconque avait le malheur de passer dans les couloirs à ce moment-là. Seul son fils, François, courait vers lui dès que son cheval apparaissait sur le chemin. Ce jour-là, ce fut le jeune garçon qui, après s'être figé au milieu du pont-levis, donna l'alerte par ses cris :

– Venez ! Il a cueilli une fée !

En moins d'une minute, toute la maisonnée fut au courant

et une cohue digne des plus belles foires de Sarlat s'ensuivit dans le salon des salamandres. Guillaume de Salerac déposa l'enfant trouvée sur la table et on la contempla comme une oie rouge venue des Amériques.

– Doux Jésus ! Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

Sous une altièrre perruque blanche, ce visage réprobateur fardé de poudre de riz n'était autre que celui de Marthe de Salerac. Fort d'une longue tradition de disputes qu'il savait entretenir à merveille, Guillaume prit la question de sa mère au pied de la lettre.

– Eh bien, il s'agit d'une enfant de race blanche, aux cheveux roux, aux yeux verts, mesurant deux pieds six pouces, âgée de trois ans environ...

Valets et servantes murmurèrent. Marthe roula des yeux.

– Dehors tout le monde !

Dans un bruissement de jupons et de sabots, tout le monde fila fissa. Autour de la maîtresse des lieux ne restèrent que Guillaume devant la table, Anne qui s'approchait doucement de l'enfant, et, adossé à la cheminée comme s'il avait voulu se transformer en l'une des salamandres sculptées sur le linteau, un grand homme maigre et silencieux comme un serpent.

– Nous voyons bien que ce n'est pas un hibou, reprit Marthe d'un ton agacé, d'où sort cette enfant ?

– C'est précisément la question que je me pose, répondit Guillaume en souriant.

– Si tu ne le sais pas toi-même, pourquoi ne l'as-tu pas laissée où elle était ?

– C'est que, ma très chère mère, avant de répondre à une question, j'ai coutume de l'étudier.

– Et moi je suis accoutumée à tes extravagances, mais celle-ci les vaut toutes !

– Vous dites ça chaque fois.

– C'est chaque fois vrai !

Pendant qu'ils réveillaient d'anciennes querelles, Anne de Salerac s'inclina vers l'enfant et l'interrogea d'une voix chantante. Qui es-tu? Comment t'appelles-tu? Sans ouvrir la bouche, sans même battre des paupières, la petite fille dévisagea la jeune femme d'un air effrayé.

– C'est inutile, intervint Guillaume, elle ne parle pas.

– Peut-être est-elle muette? hasarda Anne.

– Et qu'importe qu'elle soit muette ou idiote! Remettez-la où vous l'avez trouvée et qu'on n'en parle plus... Ces grandes idées que vous avez toujours!

Sortant de sa réserve, Jean de Monterlant venait de parler. Guillaume le dévisagea avec l'infini mépris d'un mandarin pour un gardien de chèvres.

– Pardon, cher beau-frère, que savez-vous, vous, des grandes idées? En avez-vous déjà eu dans votre vie? Vous pouvez sortir si nos affaires vous ennuiant.

– Si je n'étais pas là pour les administrer, vos affaires, il n'en resterait pas grand-chose.

Marthe de Salerac roula des yeux comme une régente exaspérée par la dispute de ses ministres.

– Taisez-vous tous les deux. Jean, vous savez ce que je pense de vous: vous n'avez pas de cœur, mais vous avez raison... Guillaume, pourquoi as-tu ramassé cette enfant?

– Elle était seule, loin des chemins, dans un bois où l'on ne fait jamais paître les troupeaux...

– Et vous avez eu l'irrépressible envie de jouer au Bon Samaritain.

– Jean, taisez-vous, gronda Marthe, si quelqu'un ne peut pas se plaindre d'avoir été recueilli sous notre toit, c'est bien vous.

– Je vous rappelle juste que les Salerac n'ont pas de quoi se permettre les largesses des ducs.

– Nous, non. Mais elle, peut-être que oui, lança soudain Anne.

À ces mots, les trois autres se turent. La jeune femme accueillit d'un sourire leur étonnement, puis désigna la petite fille qui demeurait pétrifiée sur la table.

– Regardez-la : elle est sale mais bien portante. Ses bras sont fermes, ses yeux vifs et ses cheveux brillants. Sa peau ne porte pas de traces de pustules et, voyons voir, ses dents sont saines... Aïe ! La peste ! Comme elle mord !

Ce court exposé plongea le salon dans un silence perplexe. On n'avait pas envisagé jusque-là que l'enfant pût être *quelqu'un*. Intrigués, Marthe de Salerac et Jean de Monterlant approchèrent à leur tour de la table. La fillette fronça les sourcils, serra un peu les dents, mais ne bougea pas plus qu'une statuette cernée par une bande de voleurs.

– Peut-être a-t-elle été enlevée ? hasarda Marthe.

– Ou peut-être nous accusera-t-on de l'avoir fait, rétorqua Jean.

– Ce serait bien dans vos méthodes, ironisa Guillaume.

– Silence, ordonna Marthe. C'est bien dommage qu'elle ne dise pas son nom... Mais qu'a-t-elle, là, autour du cou ? N'est-ce pas une sorte de bijou ? Regardez-y vous, ma chère, vous avez les doigts plus fins...

Anne tendit la main et effleura le cou de l'enfant. Oui, une fine chaîne en or brillait sous ses boucles. Mais lorsque la jeune femme voulut examiner ce qui semblait une petite croix dorée, la créature fit un bond en arrière et poussa un « non ! » si féroce que tous sursautèrent. Elle parlait ! Ou plutôt elle rugissait.

Guillaume sourit moqueusement à l'adresse de son beau-frère.

– Vu son sens de la propriété, elle pourrait bien être votre fille !

Jean allait répliquer lorsque la porte s'ouvrit dans un grand bruit. Une femme en chemise de nuit apparut sur le seuil, les doigts rivés aux montants comme s'il lui fallait s'accrocher

aux choses pour ne pas s'effondrer subitement ou s'envoler à jamais.

– Louison, que fais-tu là? gronda Marthe, retourne au lit.

Celle qu'elle interpellait si rudement était une forme grande et pâle qui semblait surgie d'un rêve. Ses longs cheveux cendrés tombaient sur ses épaules comme un écheveau de soie mal peigné et son visage maigre n'offrait pas d'autre couleur que le gris violacé qui ourlait ses paupières. Ses yeux brillants voletèrent dans le salon avec l'air hagard que donnent la fièvre et la mélancolie. C'était Louise de Salerac, ou plutôt Louise de Monterlant : la fille de Marthe, la sœur de Guillaume, la triste femme de Jean.

– Petit François m'a dit que...

Elle s'interrompit à la vue de l'enfant. Son visage se transfigura.

– Dieu, qu'elle est belle!

Elle avança aussitôt, les bras tendus, les pieds tremblants.

– Pauvre petite, n'aie pas peur, nous allons bien nous occuper de toi. Comme tu es jolie! Qui est le monstre qui t'a laissée dans les bois?

Et sans hésiter ni philosopher, Louison prit l'enfant dans ses bras. Étrangement, la créature se laissa porter par cette femme fluette comme si c'était là tout ce qu'elle avait attendu.

– Là, ne crains rien ma petite... Que tes cheveux sentent bon, que ta peau est douce! Pauvre petit trésor, perdue toute seule dans la forêt... Oh, mais tu as faim, peut-être? Tu as soif? Tu veux boire? Tu veux manger?

Alors, berçant l'enfant de tout son corps qui tanguait à chaque pas, Louison fit ce que personne n'avait pensé à faire : elle descendit aux cuisines, demanda à Éléonora du lait de brebis, du pain du matin, de la purée de châtaigne, un peu de miel, enfin ce qu'il y avait de prêt, puis, s'asseyant à la table des gens, elle fit manger l'enfant sur ses genoux, tout en parlant et souriant comme on joue à la poupée, à tel point

que la cuisinière, déroutée, n'aurait su dire laquelle des deux était une petite fille affamée.

Marthe de Salerac apparut bientôt, sombre et déterminée.

– Bien, nous avons décidé que ton frère la conduirait chez les Augustines de Bergerac.

– Non!

Dans un sursaut furieux, Louison agrippa l'enfant et tourna vers sa mère des yeux exorbités. Elle qui n'avait jamais manifesté la moindre colère sembla soudain capable de sauter au cou, de mordre, de tuer. Marthe se décomposa. Le regard de sa fille la glaça. La souveraine de Castelroux sentit son squelette se briser mais n'en laissa rien voir. Une larme perla dans l'œil de Louise, énorme et ronde comme un miroir de sorcière, déborda de ses paupières, coula sur sa joue et tomba sur le front de l'enfant.

Marthe baissa les yeux, ravala sa salive, respira profondément, tristement. Une larme. Une simple larme allait changer le cours de bien des vies.

– Soit. Si personne ne la réclame, nous la garderons pour le moment...

Ça allait être un moment très long, car ce que Marthe de Salerac ignorait à l'heure où elle prononçait ces mots, c'est que personne ne réclamerait jamais l'enfant, ni le lendemain, ni les jours suivants, ni au cours des années à venir, et qu'il faudrait bien des révolutions, des morts et des naissances pour enterrer le mystère de son apparition ce matin-là dans les bois du Sarladais.

– Comment allons-nous l'appeler?

Comme accablée et soudain vieillie, Marthe haussa les épaules.

– Prenons l'almanach, soupira-t-elle en se laissant tomber sur un tabouret, on fête bien une sainte quelque chose, aujourd'hui.

Belle envolée d'été

– Judith ! Judith !

Bien des années plus tard, la jeune fille sursauta à l'appel de son prénom. Par l'entrebâillement de la porte, elle vit passer une robe bleue qui trottnait dans le couloir. Ouf ! Ce n'était qu'Hélène qui la cherchait partout... ou presque partout... ou plutôt nulle part, car Hélène manquait trop d'imagination pour venir fureter par ici, dans le débarras d'oncle Guillaume... Judith s'empara d'un cylindre grenat qu'elle noua à la cordelette de son jupon, sous les plis de sa robe, puis elle referma le coffre poussiéreux où elle avait vu, l'été d'avant, son oncle ranger les feux d'artifice avec lesquels il avait égayé une nuit de la Saint-Jean qui avait bien failli s'achever en incendie. À pas de loup, elle sortit de la remise et s'élança dans le couloir à la poursuite de sa sœur.

– Judith ! Où diable étais-tu passée ? s'écria celle-ci, viens voir la machine d'oncle Guillaume. C'est incroyable : on dirait qu'elle fonctionne !

L'adolescente feignit la surprise. Elle n'en avait jamais douté.

Six mois plus tôt, par une froide soirée de janvier qui suivait de peu la fête des Rois, Guillaume de Salerac avait lancé ces mots enthousiastes à la famille réunie dans le salon :

– L'été prochain, je vous promets d'assister à une expérience qui restera gravée pour toujours dans l'histoire des sciences !

Bien entendu, Marthe avait frémi.

– Seigneur Dieu ! Que va-t-il nous inventer encore !

– Une merveille, ma chère mère.

– Combien cela va-t-il nous coûter ? avait grogné Jean qui jouait au trictrac avec Anne, sans lever les yeux de la table de jeu.

– Du papier, de la corde... et de l'air.

Refermant son livre (un bel exemplaire en maroquin foncé déniché dans la bibliothèque de Guillaume, dont la couverture annonçait la *Guerre des Gaules*, mais qui cachait en fait quelques chapitres de l'*Émile* de Rousseau), Judith avait ouvert grandes ses oreilles, mais son oncle n'avait rien ajouté. Marthe brodait une nappe de lin jaune près du feu, imitée par Hélène qui exécutait le même motif sur une serviette. Anne et Jean déplaçaient âprement leurs pions sur le plateau de jeu et François lustrait le fleuret avec lequel il rêvait de pourfendre quelque ennemi lors d'une guerre future, si possible glorieuse et sans danger, sans doute contre l'Anglais.

– Qu'allez-vous faire, mon oncle ? avait demandé Judith.

– Vous verrez.

Tournant autour de la table, les mains jointes dans le dos, le savant de Castelroux s'était approché de la chauffeuse où la jeune fille lisait et son regard était tombé sur l'ouvrage. Une lueur amusée avait brillé dans ses yeux.

– Saine lecture, ma petite... Très instructif.

Rougissant et pâissant tout à la fois, Judith avait craint une remontrance. Mais Guillaume avait continué de parcourir ses pensées et chacun était demeuré en silence, dans la solitude de sa veillée en famille.

Au cours des semaines suivantes, c'est-à-dire pendant la fin de l'hiver et le printemps de cette année 1783, Guillaume s'était consacré à l'élaboration de son étrange machine. C'était un travail mystérieux : il écrivait et recevait une foule de lettres, dessinait des plans, se livrait à d'abondants calculs et réalisait

de nombreuses expériences à échelle réduite dans son cabinet d'étude, la tour Magne de l'ancien chemin de ronde. Mue par une curiosité irrésistible, Judith le suivait comme un chien, épiait tous ses gestes, mais ne posait pas la moindre question, bien trop intriguée pour oser ouvrir la bouche. Lorsqu'un matin d'avril elle vit le premier parallélépipède de papier s'envoler des mains de son oncle pour monter en ligne droite jusqu'au plafond, elle frissonna des pieds à la tête, en proie à l'une des plus fortes révélations de sa vie. La machine d'oncle Guillaume était prodigieuse ! Cette chose qu'il était en train de faire avait la puissance des rêves qui transportent dans les cieux ! En un éclair, un émerveillement intense la bouleversa, et ce fut sans doute là, les yeux levés vers les voûtes, la nuque ployée en arrière dans une vision presque extatique, que germa en elle l'idée inavouable... Le reste ne fut plus que lent stratagème méticuleusement monté dans sa tête tandis que Guillaume œuvrait à la construction de l'appareil.

Hélène et Judith sortirent du château par le pont-levis. Il était presque midi et elles clignèrent des yeux au soleil vif qui les éblouit. Judith saisit la main de sa sœur, Hélène pressa ses doigts et elles se mirent à courir sur le chemin qui descendait vers le hameau. Le vent fouetta leurs joues, la poussière piqua leurs yeux, le chapeau d'Hélène virevolta sur ses épaules et celui de Judith s'envola dans son dos, libérant ses cheveux roux comme une bannière ondoyante. Elles éclatèrent de rire au même instant et coururent encore plus vite, enivrées de soleil. Dans un battement de paupières, Judith vit les collines familières se graver au fond de ses yeux, et le vent tiède, et la poussière blonde du chemin, et le parfum des arbres, et le chant des insectes, et Hélène et elle au milieu de tout ça, à bout de souffle, heureuses comme d'éternelles enfants sous le soleil d'un éternel été. C'était pourtant la dernière fois, ce jour-là, qu'elles dévalaient ensemble et insouciantes le vieux chemin qui contenait leur monde.

Les manches retroussées au milieu du champ, Guillaume de Salerac dirigeait comme un capitaine la manœuvre des valets qui souquaient ferme pour déployer la voile ronde de son navire. Les curieux avaient déjà pris place à l'ombre des arbres. Tout ce que la contrée comptait de gens bien nés avait été convié et tous, ou presque, étaient venus en quête de distraction.

– Et à quoi sert donc cet engin? demanda M. l'abbé.

– Mon époux dit qu'il permettra d'explorer les nuages, répondit timidement Anne de Salerac.

– Explorer les nuages..., soupira Marthe en déployant son éventail.

– Et comment l'appelle-t-on? Cette chose a-t-elle un nom?

– Nos amis d'Annonay, qui l'ont inventée, l'appellent aérostat.

– Voyez-vous cela... comme c'est étrange.

Les regards revinrent vers la machine. Il s'agissait d'un gigantesque globe encore un peu mou, en toile et en papier, qui promettait une fois gonflé d'atteindre la taille d'une grange. Sa base reposait sur une estrade percée d'un trou sous lequel on avait placé un poêle pour le remplir d'air chaud. Une corde courait dans un anneau à son sommet, reliée à deux mâts sur le côté afin d'aider à son élévation. D'autres cordes, une dizaine en tout, pendaient de toutes parts avec un valet à chaque bout. Car le savant de Castelroux comptait offrir le spectacle d'une belle ascension, mais sans lâcher le globe, un peu comme on examine le galop d'un pur-sang au bout d'une longe. Le navire céleste aurait un équipage: trois moutons, frêles et blonds, que Guillaume avait prévu de faire monter dans une nacelle en osier afin d'étudier l'effet du vol sur les animaux terrestres.

Ces trois moutons destinés à entrer dans l'histoire du Périgord, si ce n'est de l'aéronautique, se prénommaient Louis,

Lambert et Léonard. Guillaume les avait choisis avec soin, les avait pesés, avait calculé leur poids cumulé, et, en fonction de ce total, avait conçu les dimensions de son aérostat, en interdisant bien aux pauvres bêtes de maigrir ou de grossir d'un seul gramme. Ce matin-là, le seau dans lequel on les faisait boire contenait une eau coupée de liqueur de prune, afin d'engourdir toute panique aérienne.

– Ah, cher voisin ! s'exclama le baron Arnaud de Puyvallon, je vois l'usage que vous faites de cette prune que je vous ai offerte l'an passé !

– Ce sera, cher ami, votre contribution aux progrès de notre époque.

– Voilà qui est bien dit ! Venez donc au château ce soir : il me reste quelques bouteilles que vos brebis n'auront pas.

Judith et Hélène se mêlèrent au groupe. Ou plutôt Hélène crut s'y mêler en compagnie de Judith, mais cette dernière avait laissé sa sœur courir et s'était arrêtée devant la grange. Elle ne s'en apercevra même pas, songea la rousse, elle n'a d'yeux que pour le beau Vincent qui fait mine de ne pas l'attendre, là-bas, sous les arbres... Et Hélène, en effet, s'approchait avec un air coquet du fils du baron et ne se rendait compte de rien.

Judith entra dans la grange. Ménard n'était pas là. Pourvu qu'il ne lui fasse pas faux bond, sinon son plan tombait à l'eau. La jeune fille prit l'échelle appuyée contre le mur et la déplaça jusqu'à une sorte de niche située en hauteur.

Elle avait caché là deux peaux de mouton volées à la fermière trois semaines plus tôt, à l'occasion du grand repas d'anniversaire de grand-mère Marthe. Encore que volées ne fût pas le terme exact : il s'agissait plutôt d'un emprunt secret, car Judith n'avait pas la moindre intention de garder ces horribles toisons puantes *ad aeternam*, comme disait l'abbé, et les ferait vite réapparaître au milieu de la cour dès qu'elle n'en aurait plus besoin. Décidée, la jeune fille grimpa

en haut de l'échelle, souleva la pierre qui dissimulait les peaux et les lança par terre.

Elle sursauta. Au pied de l'échelle, les yeux levés vers elle, se tenait le fils du fermier. Elle ne l'avait pas entendu approcher, à croire qu'il glissait sur la paille comme une musaraigne.

– Ah, te voilà, toi! Que regardes-tu?

L'autre ne répondit pas, mais de toute évidence son regard n'allait ni vers ses souliers sur l'échelle ni vers ses yeux interrogateurs, et semblait plutôt se perdre dans une zone floue intermédiaire, un gouffre délimité par la frontière de ses jupons, rempli d'obscurité comme les grottes du bord de la rivière.

– Pfff! fit Judith en redescendant, comme si tu n'avais jamais vu mes mollets...

Bien sûr que Ménard les avait déjà vus. Et ses genoux aussi. Et même ses cuisses. Lorsqu'ils avaient huit ans et grimpaient aux pruniers pour cueillir les fruits avant qu'ils ne tombent en éclatant dans la poussière. Et François aussi avait déjà vu ses mollets et ses genoux et ses cuisses. Et Hélène aussi, même si Hélène ne savait pas grimper aux arbres et restait plantée près du muret à faire le guet pour si quelqu'un venait. Car il y avait eu un été où tous les enfants de Castelroux avaient joué ensemble dans les champs, ceux du château et ceux du hameau, les petits maîtres et les petits paysans, échappant aux lois du monde. Judith ne savait plus comment tout avait commencé, mais cela n'avait duré qu'un été. Jean de Monterlant avait vite remis de l'ordre dans ce dévergondage.

Depuis, Ménard n'était ni un ami ni un inconnu – ni un ennemi non plus, bien sûr, encore que... Lors de ce fameux été où tout semblait permis, ils s'étaient enfuis un matin à travers champs et avaient couru jusqu'à l'étang « pour pêcher ». Mais là, ils n'avaient pas pêché, car Ménard avait menti et ne savait pas fabriquer de canne à pêche avec les joncs. Pour ne pas paraître idiot, il avait attrapé une grenouille : une rai-

nette à la peau verte comme la menthe fraîche et aux yeux du même orange que les cerises amères. Judith la revoyait encore entre les doigts du garçon. Il avait commencé par lui crever les yeux avec une brindille, puis il lui avait arraché les pattes une à une, lentement, jusqu'à ce que la fillette s'enfuît en courant. Dès lors, elle n'avait plus jamais voulu être seule avec lui et, même en compagnie de François et des autres, elle se tenait toujours à distance prudente, comme si son instinct enfantin avait reconnu au bord de l'étang une force répugnante et insondable.

Mais ce jour-là, à cause de l'invention de Guillaume, Judith avait besoin de l'aide du garçon de ferme.

– Tiens, j'ai là quelque chose avec quoi tu vas pouvoir jouer, lui dit-elle.

Et, sous les yeux ahuris de Ménard, elle souleva tranquillement ses jupons.

Enfin gonflé comme une outre, l'aérostat semblait prêt pour la grande démonstration. Guillaume de Salerac alluma le réchaud de la nacelle et fit embarquer les trois moutons, déjà passablement engourdis par l'ivresse.

– Bien ! Nous allons pouvoir lâcher le globe. En douceur et prog...

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'une explosion retentit du côté de la ferme. Une gerbe d'étincelles s'éleva au-dessus des toitures de lauzes brunes. Tout le monde se retourna et les invités applaudirent.

– Oh ! Bravo ! Quelle belle idée de commencer par un feu d'artifice !

Guillaume fronça les sourcils : l'idée n'était pas de lui, mais peut-être Anne lui avait-elle préparé cette surprise ? Après quelques instants de perplexité, son regard revint au ballon. Il interpella ses hommes, qui rêvassaient devant la fumée laissée par les gerbes de lumière, et leur ordonna de dénouer

les cordes. À l'une d'elles, Ménard manquait. Qu'importe : Guillaume prit sa place et l'on détacha l'aérostat.

La machine tira aussitôt sur ses amarres d'une façon surprenante. Guillaume ordonna de lâcher davantage. Lorsque le globe dégagea son champ de vision, il aperçut avec horreur un doux tableau champêtre qui resterait à jamais gravé dans sa mémoire : là, devant lui, à terre, Louis, Lambert et Léonard titubaient au fond du pré.

– Par le Grand Horloger, qu'est-ce que...?

Il pâlit, leva les yeux vers la nacelle, distingua une silhouette recroquevillée derrière l'osier, une flamme de cheveux roux.

– Redescendez la machine !

On tira aussitôt sur les cordes de l'engin qui tira en sens contraire avec la force de dix taureaux. François de Salerac ainsi que les jeunes Puyvallon accoururent en renfort et d'autres hommes se jetèrent comme eux sur les cordages.

– Les chevaux ! Allez chercher les chevaux !

Cet ordre précipita la catastrophe. Il partait certes d'une bonne idée, mais Guillaume n'avait pas précisé à qui il s'adressait. Plusieurs hommes lâchèrent en même temps pour courir aux écuries. La machine volante donna une nouvelle poussée qui déstabilisa les autres et obligea certains à lâcher à leur tour. Alors Guillaume de Salerac tressaillit comme si l'axe invariable de l'Univers venait de vaciller : le globe, libéré d'un côté, commençait à pencher.

– Par le Grand Architecte... Lâchez ! Lâchez tout ! S'il perd l'équilibre, il va tomber ! Lâchez ces maudites cordes !

Ce fut fait. On lâcha. Les spectateurs poussèrent des cris horrifiés et la stupeur fut générale du pâturage jusqu'au château. Le globe aérostatique rétablit aussitôt son équilibre et s'éleva dans l'azur sous les yeux consternés de son créateur. Puis il cessa de monter et s'éloigna lentement sur les collines, emporté par la brise qui soufflait vers le sud. Le savant de

Castelroux soupira, se gratta le front mais ne put contenir son sourire : somme toute, cette machine était une réussite admirable et sa diablesse de nièce avait l'audace des grands explorateurs. Il lui souhaita bon vent.

De longues, de très longues années plus tard, lorsque au soir de sa vie sa mémoire crèverait comme un ventre trop lourd et que tous les souvenirs de son existence s'écouleraient hors de leur poche comme les vagues d'un immense torrent, l'instant que Judith reverrait avec le plus de force, celui qui surnagerait le plus longtemps devant ses yeux et la tiendrait lucide jusqu'à la fin du naufrage, alors que sombreraient les bois de Castelroux, les herbes sèches de chaque été, les chants de l'Ancien Régime, le sang de la Terreur, les lits défaits, les amis perdus, la peau de Charles et les enfants adorés – l'image de sa vie peut-être –, serait celui de ce moment-là, de ce jour-là, lorsque les cordes furent soudainement lâchées et que le globe l'emporta dans les airs.

Les secousses s'arrêtèrent net. L'embarcation devint légère et se mit à flotter. Judith sentit son estomac redescendre à sa place, ses poumons se rouvrir et ses bras tremblants retrouver leur force. Elle rejeta la peau de mouton qui la couvrait et, s'agrippant aux cordages qui soutenaient la nacelle, se hissa jusqu'au bord. Ce qu'elle vit alors, jamais elle ne l'oublierait.

C'était le monde tout entier. Le hameau, la route, le moulin – tout !

Si immense et si petit.

Les invités gigotaient dans le champ comme des fourmis colorées et les brebis demeuraient aussi impassibles que des pucerons blancs. Les chênes ressemblaient à des choux, les sapins à des salades frisées montées en graine. Quant aux toits de lauzes de la ferme, on aurait dit les livres d'oncle Guillaume tombés de l'étagère. Les pâturages d'herbes hautes s'étalaient comme des tapis grossiers entre la frange des haies

et la trame usée des chemins. Le ruisseau glissait sur la boue comme un orvet humide. Et Castelroux... Castelroux n'était plus un château mais un dragon endormi sur sa colline ! Enroulé sur lui-même, ses crêneaux dressés au vent comme une longue crête dorsale, il avait replié ses ailes sous le chemin de ronde et déposé sa tête dans l'ombre de la chapelle, près du pont-levis. Il respirait si lentement qu'il semblait immobile. Un souffle par année. Un battement de cœur par décennie... C'était beau...

L'horizon déployait des vagues de collines vertes à perte de vue. Tout là-bas, un long serpent se déroulait jusqu'à disparaître là où l'œil ne voit plus. Une minuscule coque de noix naviguait sur son dos au milieu des étincelles. C'était la Dordogne, sinueuse et miroitante. Le paysage était si magnifique que Judith se sentit prise de vertige : elle était si petite dans ce monde si grand ! Portant sa main à son cou, elle sursauta. Son médaillon ! Perdu ! Non... Elle l'avait laissé dans sa chambre ce matin, de peur de le perdre, justement. Ce vide sur sa peau et cette immensité autour d'elle l'angoissèrent soudain sans qu'elle comprît pourquoi.

Alors, comme ses yeux se portaient de nouveau vers le bas, elle vit que le fleuve décrivait une boucle autour d'une falaise sculptée par le vent. Elle vit, sur cette falaise, une tour en ruine qui paraissait la dernière dent d'une mâchoire enterrée par les siècles. Elle vit, au bord de la rivière, l'élégante géométrie d'un château blanc aux tourelles noires, la mosaïque soignée des jardins, les allées de gravier, et, tout autour, de longues lignes de vigne qui couvraient la terre de leur manteau rayé. Sur un chemin, au milieu des rangées de ceps bicornus, un attelage roulait vers le château en tirant derrière lui un panache de poussière soulevé par le galop des chevaux. Quatre chevaux noirs. Un cocher en livrée bleue, le visage masqué d'une écharpe. Oui, elle vit tout cela avec la précision d'un souvenir dramatique : l'attelage qui s'éloignait

déjà, la forme des pieds de vigne, les pierres du chemin, les chardons secs des ornières...

– Mais...!

Elle leva les yeux vers le ballon : une plaie béante laissait entrevoir le ciel.

– Non ! Non !

La chute s'accéléra soudain. Le globe se ramollit, la nacelle piqua droit au sol, roula entre les vignes et buta contre un muret. La membrane molle du ballon retomba dessus comme un rideau à la fin d'un spectacle. Dans l'habitable en osier, Judith se releva tant bien que mal au milieu des braises du réchaud renversé. La nacelle commençait à brûler. La jeune fille s'en extirpa à la hâte et se mit à courir à cloche-pied vers le chemin. Et c'est dans ce désordre, boiteuse et noircie de cendre, tremblante et répétant qu'elle était tombée du ciel, qu'elle fut recueillie pour la première fois à Vaillac, chez le comte de l'Éperay.

Le dialogue des automates

La patience n'était pas le fort de ma mère. Elle soupira en roulant des yeux inquiets vers les moulures du plafond. Une servante l'avait installée dans cette chambre somptueuse en lui disant de patienter car le comte était occupé, mais voilà des heures qu'elle attendait. Elle commençait à bouillir. Elle se demandait s'ils avaient envoyé prévenir à Castelroux. Elle avait soif. Peut-être l'avait-on oubliée ?

Elle bondit de la bergère où elle était assise et se dirigea vers la porte. Officiellement en quête d'une carafe d'eau et d'une âme charitable pour la renseigner, elle se mit à errer dans les couloirs de Vaillac.

Comme tout le monde en Périgord, elle avait entendu parler de ce château. C'était un nom glorieux dans la région, cependant on évitait de le prononcer trop souvent, comme s'il avait renfermé quelque sortilège. Guillaume disait que le comte appartenait à une vieille lignée qui remontait aux croisades, mais que c'était un seigneur taciturne et misanthrope que les titres et les honneurs laissaient plus froid qu'un arbre gelé en janvier. Âgé maintenant, il se mêlait rarement à la vie des environs. On le voyait peu à Sarlat. On ne le voyait jamais à Castelroux. On le voyait encore moins à Paris. À vrai dire, on ne le voyait nulle part.

C'est peut-être qu'il n'arrive pas à trouver la porte pour sortir, songea Judith. Car il y avait des escaliers et des galeries partout ! Elle avait déjà descendu au moins dix étages mais n'ar-

rivait toujours pas au rez-de-chaussée, à croire que les marches surgissaient sous ses pieds à mesure qu'elle avançait, que les couloirs bougeaient derrière elle et que les murs se refermaient sur son passage comme ceux d'un piège mécanique. Passant une fois de plus devant la même statue, elle se dit que l'architecte qui avait imaginé cette demeure devait être fou – ou bien, comme son oncle, qu'il avait créé une sorte de machine labyrinthique, un dédale conçu pour emprisonner quelque terrible monstre, mi-homme mi-bête... Des gnomes! Là!

Judith s'arrêta net. La frayeur piqua le dos de ses mains. Par l'entrebâillement d'une porte, elle venait d'apercevoir des êtres minuscules debout sur une table.

Le cœur en alerte, elle avança sur la pointe des pieds et approcha son œil écarquillé de l'ouverture laissée par le battant mal fermé. Ouf! Non, ce n'étaient que des automates. Poussée par sa joue, la porte s'ouvrit davantage et la jeune fille découvrit, partout, sur les guéridons et les commodes, une vingtaine ou une trentaine de poupées articulées, aux yeux fixes, aux bouches ouvertes, aux membres vissés à des tiges de cuivre, immobiles sur leur socle qui dissimulait mal la mécanique compliquée des engrenages. Comme il n'y avait personne, elle entra pour examiner les automates. Ils étaient remarquablement fins et colorés. Il y avait un Arlequin jouant de la mandoline, une marquise à l'éventail, un singe en habit de page, un jongleur masqué, une bergère la main posée sur un agneau, un ours avec sa balle rouge sur le nez, un pirate qui fumait la pipe et une femme très belle aux longs cheveux noirs, vêtue d'une robe pleine de volants, aux bras figés dans un mouvement de danse. Fascinée par sa beauté, Judith approcha, hésita, se rappela qu'elle était seule et tendit la main vers la petite clef.

C'est alors qu'elle entendit les voix.

Un bourdonnement de paroles échangées, assourdi mais proche.

Arrêtant son geste, elle écouta. Une conversation filtrait à travers les murs. Il y avait donc au moins deux personnes dans ce labyrinthe... Remontant vers l'origine des voix, Judith pénétra dans une antichambre obscure attenante au salon des automates. Un fin rayon de lumière s'échappait par la fente d'une autre porte entrebâillée. Judith y colla son œil.

– Vous avez p-pris la p-peine de me faire donner une éducation q-que, sans vous, je n'aurais jamais eue... C'est un geste q-qui vous honore et d-dont je dois vous remercier...

Engoncé dans une redingote qui semblait trop petite pour lui, l'homme qui parlait se tenait debout au milieu de la pièce. Judith ne vit de lui que son large dos qui absorbait toute la lumière. Sous l'étoffe grisâtre qui nouait ses longs cheveux noirs, sa peau était très pâle.

– Garde tes remerciements. Nous avons des affaires plus importantes à traiter.

Le détenteur de cette voix aigrette était assis derrière un vaste bureau verni aux angles ornés de moulures. Ses cheveux étaient aussi gris que ceux de l'autre étaient noirs, mais il possédait la même pâleur. Ses mains fines émergeaient de délicates corolles de dentelle. Ce bureau semblait le sien. Cet homme semblait être le comte de l'Éperay.

– M-monsieur...

Le jeune homme se racla la gorge, respira, exhala un souffle tremblotant. Judith décida d'attendre un peu avant de frapper à la porte, de peur d'interrompre cette conversation à un moment inopportun.

– Je sais q-que votre souhait était de me voir entrer d-dans les ordres, mais je ressens d-d'autres envies... Et puisque j'ai l'âge où un homme p-peut se choisir un d-destin, je dois d-dire que j'ai de l'attrait pour les armes. J'aimerais être soldat. Et p-peut-être lutter un jour pour la liberté des peuples comme M. de La Fayette en Amérique.

Il s'exprimait avec une difficulté à peine maîtrisée, comme

s'il avait acquis la faculté de parler quelques instants plus tôt ou comme si les mots mille fois composés dans sa tête se disloquaient dans sa bouche au moment d'en sortir, par crainte, par respect, ou pour une tout autre cause encore.

– Sainte Vierge ! Soldat ! Quelle misérable vie, maugréa le comte.

Il posa sur le jeune homme un regard métallique qui sembla traverser les âges, les corps et les pensées, comme si, en le regardant, il voyait bien autre chose qu'un séminariste sans vocation en redingote sombre. Son vieux visage s'éclaira d'un sourire anguleux.

– Tu seras officier. Et le meilleur qui soit, le plus intransigeant et le plus perspicace, car je veux que tu fasses honneur à ce sang qui te parle.

– Monsieur... je... je ne p-peux pas être officier. Je... je ne suis pas... noble.

– Tu le seras, je te dis. Et le meilleur, répéta le comte.

Et il lui tendit un pli qu'il tenait entre ses mains. L'autre le prit avec la prudence instinctive d'un animal devant un objet conçu par l'homme. Judith entendit le bruit du papier qu'il déplaçait, puis ce fut comme si retentissait soudain la détonation muette de la fin du monde.

– Qu'est-ce... que...

Le jeune homme se pétrifia. Sa nuque devint aussi blanche que le marbre des statues.

– Ce n'est pas possible ! Ce n'est pas vrai !

Il avait jeté ces mots avec une telle brutalité que les boiserie du bureau frémirent et, des fondations jusqu'aux pointes des tours, toutes les pierres du château retentirent d'échos de rage ancienne.

– C'est possible et même vrai, répliqua le comte d'un ton sec, ta mère fut ma servante et parfois ma maîtresse. Et c'est tout ce qu'il t'importera de savoir.

Son visage affichait une terrible sérénité glacée. Judith vit

les mains du jeune homme trembler de part et d'autre de sa redingote et le papier grelotter entre ses doigts comme si un vent hivernal le gelait jusqu'aux os. Il serra les poings, froissant le papier. Ses doigts blancs devinrent rouges.

– Je... je...

Il s'étrangla. Le comte prit une profonde respiration puis regarda sur le côté, peut-être vers quelque fenêtre qui donnait sur le parc.

– Mes terres ont besoin d'un héritier. Te voilà doté d'un nom et tu auras mes titres à ma mort. Notre famille est liée à celle du marquis de La Fayette. Il te recevra si tu le souhaites. Tu vas désormais goûter aux privilèges des gens bien nés, posséder tous les biens que tu convoites et jouir de toutes les femmes qui te tentent... à moins que tu ne préfères oublier cette conversation et t'en aller comme un gueux de régiment.

Le comte se tut. Le silence eut la pureté des lames aiguisées que l'on enfonce lentement, sans effusion de sang. Le jeune homme, qui s'appêtait en effet à jeter le papier sur le bureau et à partir vers une obscure vie de soldat ou de bandit, arrêta son geste. Terrible minute où le cœur hésite, où la volonté vacille et le destin exécute comme un bateleur ses étranges tours de passe-passe devant des yeux qui n'y comprennent rien... Sa main s'ouvrit doucement comme celle d'un homme qui trépassé. La feuille froissée tomba sans bruit sur le tapis.

– Il est trop tard pour oublier, dit-il d'une voix qui semblait déjà celle d'un autre.

Il pivota soudain comme s'il avait entendu un bruit vers la porte.

Judith sursauta et recula. Que faisait-elle là à espionner? Prise de honte et de terreur, elle rebroussa rapidement chemin jusqu'au salon des automates, puis sortit à la hâte dans le grand couloir et courut sur la pointe des pieds, gravit un escalier, traversa furtivement une galerie et, sans savoir comment elle avait pu la regagner en moins de deux minutes, referma

sur elle avec soulagement la porte de la petite chambre joliment décorée dont elle n'aurait jamais dû sortir.

Guillaume de Salerac arriva à Vaillac en fin d'après-midi. Il présenta au comte de l'Éperay toutes ses excuses et un dédommagement financier pour le petit incendie causé dans les vignes par la machine aérostatique, le remercia de l'hospitalité offerte à sa nièce et lui réitéra, au passage, ses plus sincères condoléances pour le décès de son épouse, survenu une dizaine de jours plus tôt. Puis, fronçant des sourcils lourds de colère, il foudroya du regard la filoute qui avait volé et détruit son globe.

– J'aime mieux te prévenir que ton père est furieux. Attends-toi au pire. Allez! Monte! Et pas un mot: laisse-moi réfléchir à la façon de te punir moi aussi!

Mais une fois grimpé dans l'attelage, le Gentilhomme à Quatre Pattes changea du tout au tout. Son expression s'adoucit, son œil devint brillant, il s'assit sur le bord de la banquette et, se frottant les mains d'impatience, il demanda d'une voix fébrile :

– Raconte-moi tout: comment a volé la machine? Comment soufflait le vent là-haut?

Judith ne put s'empêcher de sourire. Pour la première fois, elle raconta à son oncle ce qui allait devenir sa geste préférée. Ce dernier l'étourdit de questions jusqu'au pont-levis du vieux château. Mais, hélas, il avait vu juste: elle reçut pour ses exploits aériens un châtiment exemplaire. Nul n'échappe à son destin. Alors que ce jour-là un orphelin mal habillé venait de recevoir la révélation brutale de son ascendance, Judith de Monterlant, dix ans après y avoir échappé, fut envoyée au couvent de Bergerac en guise de punition.

Elle allait y rester cinq ans.

Retour au dragon

Cinq ans plus tard presque jour pour jour, à peine montée dans le fiacre qui l'emportait cette fois-ci loin du couvent, Judith bondit au cou de François, car ce n'était plus son oncle mais son cousin qui se trouvait à présent en face d'elle, et l'embrassa avec tant d'ardeur que celui-ci manqua d'en tomber à la renverse sur la banquette.

– Ah, quelle joie je ressens ! J'ai envie d'enlever mes chaussures !

– Elle est folle, protesta François d'un ton pourtant ravi tandis que Judith tapotait ses joues en riant.

– Folle ? Tu vas voir !

Dans un élan espiègle, elle se jeta sur lui pour le chatouiller. Il contre-attaqua aussitôt, si bien qu'ils retrouvèrent leurs jeux d'autrefois sur les édredons moelleux du château, lorsque le monde débordait de magie et que les enfants avaient le don de se transformer en chiots patauds qui se mordillent et roulent l'un sur l'autre en jappant. Judith chatouilla François qui, plus fort et plus grand, la renversa à son tour, chatouilla sa taille, pétrit son ventre, découvrit soudain qu'elle avait une poitrine. Comme si l'attelage venait de tomber dans un trou du chemin, ils cessèrent net leur jeu et se découvrirent enlacés, haletants, et lurent dans leurs regards qu'ils n'avaient plus huit ans. Le monde magique se transforma soudain en univers brutal. Ils se lâchèrent aussitôt, se repoussèrent

en rougissant et s'installèrent l'un en face de l'autre comme de sages adultes, sans se regarder, désarçonnés par la violence d'avoir grandi.

Derrière les vitres, la ville passa puis s'estompa, cédant la place à la campagne calme. Du trouble qui les avait saisis, les deux cousins savaient qu'ils ne reparleraient jamais. Dans le cadre de la fenêtre, la Dordogne s'écoula tout l'après-midi, étincelante et majestueuse, dans le sens contraire au trot des chevaux.

Enfin, dans la chaleur parfumée de cette soirée de juin, Castelroux apparut au bout du chemin, vieux dragon hérissé de créneaux et de tourelles. L'attelage s'engouffra dans sa gueule ouverte et s'arrêta au milieu de la cour. Judith en descendit, gravit d'un pas rapide les marches du perron et poussa la lourde porte du château familial. La jeune fille se sentit quelque peu décontenancée que personne ne soit là pour l'accueillir et eut la désagréable impression, un court instant, d'être une étrangère que nul n'attend.

Mais un air de clavecin descendit à sa rencontre depuis l'étage. Un rondo joué par des doigts légers. Judith le reconnut et son cœur se mit à battre au même tempo, hâtant ses pas dans le vieil escalier. Elle ignore la salle à manger, passa le salon des salamandres et la bibliothèque, et s'arrêta au bout du couloir, à l'orée de la pièce la plus reculée, un petit salon hexagonal niché dans une tour d'angle de la forteresse.

Là, sous le vitrail d'une dame en vert qui scrutait les colonnes depuis des siècles, Hélène était en train de jouer. Ses doigts déliés couraient sur les touches noires tandis que la lumière du soir filtrait à travers les carreaux colorés et tombait sur ses cheveux roulés en chignon, faisant croire à une rose fleurie sur sa nuque. Elle s'arrêta soudain. D'un mouvement discret, elle s'assit légèrement plus à gauche sur la banquette et, sans dire un mot, se mit à jouer la même mélodie dans les notes graves.

Judith approcha, défit sa capeline qui tomba dans son dos et s'assit à côté de sa sœur. Hélène reprit du début. Judith plissa les yeux, se frotta les mains, se sentit des doigts de plomb. Hélène reprit encore, concentrée sur le morceau. Judith hésita – que les touches étaient petites ! Hélène sourit, reprit une nouvelle fois. Judith marqua le tempo du bout des doigts. À la mesure, elle démarra.

Les premières fausses notes déclenchèrent des éclats de rire. Les deux sœurs lâchèrent le clavecin et s'étreignirent, Judith la gorge serrée, Hélène des larmes dans les yeux.

– Comme vous massacrez ce pauvre Rameau !

Judith regarda vers l'entrée du salon de musique. Anne de Salerac la couvait de ses doux yeux gris.

– Mon Dieu, tu n'es déjà plus une enfant...

La petite fille vite grandie vint lui présenter son front à baiser et ne sut que répondre, se sentant à la fois vaguement coupable – et victime – d'un crime inéluctable dont la nature lui échappait.

– Et mon oncle ?

– Tu le demandes ?

Non, elle savait. Promettant à Hélène de vite revenir, elle traversa de nouveau le couloir, grimpa quatre à quatre les marches de l'escalier en colimaçon, traversa les combles, grimpa d'autres escaliers, passa une porte et déboucha dans le vide.

Le soir déclinant étirait des écharpes de nuages filandreux à l'horizon. Le vent avait fraîchi. Elle était sur la crête du dragon.

Au sommet d'une tour construite autrefois pour guetter les Anglais, leur jeter des insultes au visage et faire pleuvoir sur leurs têtes des grêles de pierres et des torrents d'immondices, Guillaume de Salerac, tenailles à la main, était en train de monter un gros ressort sur un piquet armé d'un bras, lui-même relié à un mécanisme similaire, relié à un troisième qui

avait tout l'air d'une nouvelle machine à faire fuir les troupes de l'ennemi héréditaire. Le danger existait, car Judith vit que son oncle avait cet air fripon qui annonçait ses grandes découvertes scientifiques.

– Tout juste ! Je vais installer ici quelques machines de ma fabrication.

– Aérostatiques ?

– Non, automatiques.

Judith fronça les sourcils. Guillaume devina son étonnement plus qu'il ne le vit car, à quatre pattes une fois de plus dans sa vie, il vérifiait à présent les rivets qui fixaient les machines à leur socle.

– Je suis en train de rechercher ce qui cause le mouvement des choses, dit-il en se relevant avec un grognement d'ours, ou plutôt le contraire : je voudrais voir si les choses peuvent se mouvoir sans qu'aucune cause ne les anime. On a toujours pensé que le monde avait une cause première, mais peut-être que ce n'est pas vrai. Peut-être que le monde se meut depuis toujours et pour toujours, dans une sorte de mouvement perpétuel qui se génère en même temps qu'il s'effectue, comprends-tu ? Et si je pouvais construire des machines qui démontrent cette vertu... Oh, ma petite Judith, mais que je suis heureux de te revoir ! Ça y est, te voilà de retour !

– Moi aussi, mon oncle, je suis contente de vous revoir.

– J'espère que les nonnes de Bergerac ne t'ont pas trop versé d'idées obscures dans la tête. Tu me feras le plaisir de lire le *Mercur de France* et les feuillets des encyclopédistes.

– Mon oncle, on va encore dire que vous me poussez à faire des bêtises.

– Tsss ! Gâcher une belle intelligence avec des bondieuseries, voilà plutôt la bêtise.

Judith sourit, l'air malicieux, et essaya de songer à son tour au mouvement perpétuel et aux forces mystérieuses qui animent le monde. À Castelroux, le soleil se levait le matin et

se couchait le soir, la laine poussait sur le dos des moutons, les châtaignes et les noix tombaient des arbres, les gens de ferme les ramassaient, confectionnaient des écheveaux, de l'huile ou du fromage, l'intendant arpentait le chemin entre le hameau et le château, Guillaume inventait chaque année des machines nouvelles, Jean de Monterlant additionnait trois fois de suite les chiffres des livres de comptes, Marthe décidait de tout et l'on ne manquait de rien. Et dans quelques jours Hélène se mariait, Hélène aurait des enfants qui grandiraient à leur tour et se marieraient et auraient d'autres enfants. Oui, le monde tournait bien. Au-delà des murailles, les collines déployaient leur toison végétale qu'un soleil sans âge baignait d'ambre doré. Quelle que soit la cause des choses, songea Judith en ce soir de juin 1788, nul doute que tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes.

– Tiens, il y a quelqu'un là-bas ?

En effet, à l'autre bout des murailles, une ombrelle bleue se dressait comme un fragile étendard, abritant sous ses franges frissonnantes une forme blanche allongée dans un fauteuil. La jeune fille approcha, intriguée. Lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas, elle se mit à marcher sur la pointe des pieds.

On aurait dit une créature tombée d'un autre monde, comme ce voyageur que Cyrano de Bergerac disait venir de la Lune. On aurait dit un être antique d'une race disparue avant les géants et les hommes, un elfe, un sylvain, un esprit de l'air et des cristaux de neige. On aurait dit un enfant chétif au premier jour de sa vie. Et pourtant ce que Judith contemplait n'était qu'une vieille femme endormie sur un fauteuil dans le jour déclinant.

Ses mains jointes sur la couverture semblaient se tenir l'une l'autre pour ne pas trébucher sur le sentier qui se déroule lorsque les paupières se ferment. Sur ses avant-bras immobiles, sa peau avait pris l'aspect lisse et translucide des rampes en marbre sur lesquelles des générations ont laissé courir leurs

doigts. Plus haut, au-dessus d'un frisottis de dentelle, les traits de son visage, plis, failles, crevasses, creusés par tout ce que la vie compte d'orages et de sécheresses, avaient pour une fois la sérénité d'un paysage ancien. Car, sur le dos pétrifié de son cher dragon, Marthe de Salerac dormait. La fin du jour ne l'effleurait pas ; elle sommeillait dans le fond des âges. Elle portait encore sa chère perruque d'autrefois, cette masse blanche poudrée et bouclée, comme si Louis XV n'était pas mort, comme si Louis XVI ne lui avait pas succédé, comme si Marie-Antoinette, lunatique et jeune, n'avait pas soudainement rejeté les postiches, les poudres, les crinolines et les drapés satinés qui l'amusaient tant quelques années auparavant. Comme si, sur la tête de Marthe, le temps s'était figé en entrelacs de boucles démodées.

Judith avait à peine dix-huit ans au soir de son retour à Castelroux et encore toute la vie devant elle. L'image de sa grand-mère se grava cependant dans ses yeux comme une vision importante, une leçon à ne pas oublier, la première syllabe d'une longue énigme, l'alpha contemplant l'oméga.

Marthe tressaillit, remua ses lèvres comme si elle mastiquait un fruit et ouvrit les yeux. Hagarde, son regard papillonna sous ses paupières puis elle aperçut la jeune fille.

– Louison ? balbutia-t-elle.

Ce prénom défunt pinça le cœur de Judith.

– Non, grand-mère, c'est moi : Judith.

La brume se dissipa dans les yeux de Marthe.

– Bien sûr, Judith, c'est toi. Comment ai-je pu vous confondre ? Vous êtes si différentes... Approche, embrasse-moi.

Judith s'exécuta. Les joues de sa grand-mère étaient douces comme un couvre-lit usé et sentaient le chèvrefeuille d'autrefois.

– Le soir tombe. Aide-moi à me lever et raconte-moi un peu les Augustines.

Judith prit la vieille femme par le bras mais n'eut guère le temps d'articuler sa réponse.

– Nous allons faire planter des arbres fruitiers, sais-tu? déclara Marthe, nous allons faire un grand verger qui plaira à ta mère.

– Que... quelle bonne idée.

– Mais il faudra attendre l'automne. Tu vois la terrasse construite par le grand-père de ton grand-père à l'extérieur des murailles, celle où nous dînons? Et tu vois ce grand pré qui descend en pente douce jusqu'au hameau? Eh bien, ce sera là, juste sous la terrasse: des reines-claudes et des poires louisettes, à trois mètres d'intervalle chaque pied, géométriquement...

Tandis que Marthe expliquait au vent la beauté du futur verger, Judith s'assombrit. L'idée était excellente – tellement que les arbres avaient déjà été plantés une dizaine d'années auparavant.

– Qu'en penses-tu, tu ne dis rien?

– Grand-mère...

Mais il valait mieux se taire. Un jour prochain, Marthe verrait les arbres et se réjouirait. Sans doute ne s'étonnerait-elle même pas des branches déjà si fortes et des fruits déjà si lourds.

– Bien sûr, nous aurions dû planter au printemps. Mais dans ce cas, nous ne pourrions pas disposer de la pelouse pour les noces de Louison.

– D'Hélène.

– Oui, d'Hélène. J'ai dit Hélène, pourquoi me reprends-tu?

– Je... j'avais cru entendre autre chose. Pardonnez-moi.

Abandonnant le fauteuil, elles se dirigèrent vers l'escalier qui descendait dans les entrailles du dragon. Judith avait la gorge serrée, comme quelqu'un qui comprend à contre-cœur qu'on ne lui tiendra plus la main. Le soir versait sur les murailles une lumière cuivrée qui enflamma les pierres.

Là-bas, sur le chemin de ronde, Guillaume cherchait le sens du vent pour abriter ses machines.

Le repas du soir eut lieu sur cette fameuse terrasse construite par un aïeul dont seule la mémoire défaillante de Marthe de Salerac se souvenait. Les valets y avaient dressé l'habituelle table rectangulaire surmontée d'un dais d'où tombaient des rideaux de damas blanc, qui protégeaient les convives des attaques de moustiques au début de l'été et des courants d'air frais à la fin des beaux jours. Six candélabres éclairaient de leurs feux l'espace abrité par les pans de tissu et des torches brûlaient sur la balustrade, à la lisière de l'obscurité. Au-delà régnait la nuit profonde, remplie de stridulations d'insectes et d'animaux furtifs qui filaient dans le noir.

C'est au moment de s'asseoir à table qu'eurent lieu les retrouvailles de Judith avec son père. La jeune fille s'inclina avec une politesse soignée et articula quelques mots de salutation convenus à l'intention de Jean qui lui jeta un bref coup d'œil en fronçant les sourcils.

– Ah, vous voilà de retour.

L'ombre d'une contrariété glissa sur son front osseux, puis il prit place à table en annonçant que l'intendant venait de promulguer un nouvel impôt et que plusieurs corporations étaient en colère. Judith baissa les yeux vers sa serviette, gagnée par une amertume froide qu'elle retrouvait au creux de son ventre comme revient l'humidité brumeuse qui monte, le soir, au fond des vallons. Heureusement, François lâcha quelques plaisanteries et fit la distraction de la tablee, fidèle à sa joyeuse nature, et bien qu'Hélène cassât une carafe dans un geste malheureux, le dîner s'acheva paisiblement, dans le chant imperturbable des insectes.

Plus tard, Judith retrouva les murs de sa chambre. Elle soupira, un peu lasse à cause du voyage, se déshabilla, enfila une

chemise de nuit et dénoua ses longs cheveux roux que sœur Ernestine avait menacé mille fois de lui couper au cours des cinq dernières années. L'air de la pièce sentait le renfermé. La jeune fille s'appêtait à marcher jusqu'à la fenêtre pour ouvrir la croisée, lorsqu'on frappa à sa porte. Quatre petits coups furtifs contre le bois.

– Judith, ouvre-moi...

– Hélène?

Elle ouvrit. Une ombre fila devant elle emmitouflée dans un châte.

– Ah! Depuis tout à l'heure, j'attends le moment de pouvoir te parler!

Judith referma la porte derrière la silhouette agitée de sa sœur.

– Que se passe-t-il? Tu as l'air bien bizarre.

– Pendant le jour, il y a tant à faire que je peux feindre d'être heureuse. Mais quand vient le soir... je... je...

Hélène broyait ses mains l'une contre l'autre comme des oranges que l'on presse pour en extraire le jus. Mais rien ne sortait.

– Tu quoi?

– Je voudrais mourir! Mourir! Tout le monde se réjouit de ce mariage, mais moi je ne connais même pas le marquis de Beateuil. Il est apparu un soir au château et, le lendemain, père a dit que je l'épouserais. Depuis, je ne sais pas ce que j'ai: l'envie me prend tout le temps de pleurer, je retiens mes larmes et l'instant d'après je suis prise de tremblements et la respiration me manque... Ah, petite sœur, au lieu de me marier, j'aimerais mieux qu'on m'enterre!

Ayant jeté ces mots, elle tomba sur le lit et se mit à pleurer. Judith bondit à son côté et la prit dans ses bras. Elle ne savait que dire. Caressant les cheveux d'Hélène, elle s'entendit prononcer les mots de réconfort habituels, maladroits et usés comme les trop vieilles prières qu'aucun dieu n'écoute plus.

– Ne t'inquiète pas : tu seras heureuse, j'en suis sûre.

– Non ! Je voudrais me jeter du chemin de ronde ! Je vais le faire. Je vais le faire immédiatement !

– Oh, non ! Non !

Judith la serra plus fort. Les sanglots de sa sœur la secouèrent comme s'ils naissaient de son propre corps. Pauvre Hélène... Le cœur retourné, les nerfs désorientés, malade dirait-on, gagnée de cette fièvre folle qui prend les gens lorsque leur vie n'est plus à eux... Une colère sourde s'empara de la jeune fille. Un soupir roula entre ses dents comme un grondement d'orage.

– Eh bien, ne l'épouse pas ! Va-t'en ! Pars avec une troupe de comédiens et fais-toi une vie de diseuse de bonne aventure, d'espionne, de voleuse, de pirate !

Hélène s'arrêta net de pleurer et la dévisagea avec stupéfaction.

– Mais voyons, tu dis n'importe quoi, rétorqua-t-elle d'une voix offusquée, dans le fond je n'ai rien contre le mariage. Et même, que les familles décident, ça me semble sage...

– Mais... ?

S'essuyant les joues du bord de son châle, Hélène baissa la tête. Elle fut longue avant d'avouer :

– C'est juste que, depuis toujours, je pensais qu'on me marierait à Vincent de Puyvallon.

Tandis qu'elle recommençait à sangloter, Judith la dévisagea avec des yeux consternés.

Où je n'étais qu'un feu aveuglant

En dépit de son envie de se jeter du haut du chemin de ronde, la triste Hélène s'agenouilla quelques jours plus tard devant l'autel, au côté du marquis de Beateuil. C'était le 23 juin 1788, un jour dont on se souviendrait longtemps.

Tapie près d'une colonne, Judith n'entrevoyait de sa sœur qu'une nuque ployée, immobile comme ce qui reste d'une bûche consumée, et un coin d'épaule écrasé par le brocart lourd de sa robe de mariée. Une odieuse nausée montait dans sa gorge. Ces noces lui retournaient l'estomac autant que le corset trop serré dont Marthe l'avait affublée. Sans le savoir, elle assistait ce jour-là au mariage de sa sœur comme elle assisterait plus tard au spectacle de la guillotine sur la place publique, au couperet qui tombe et au grand panier où roulent les têtes – avec la même impression d'être seule au milieu de la foule, la même envie de crier à l'abomination, la même conviction que, derrière la liesse apparente, s'agit un monde dérégulé, inhumain, obscène. Ses yeux brûlaient à cause des fards qu'on lui avait collés sur les paupières, et le rouge qui dessinait ses lèvres embaumait sa bouche d'une saveur rance qu'elle ravalait en serrant les dents si fort qu'elle en avait mal jusqu'au fond du crâne.

Le curé fit un signe et l'on prit les missels pour chanter. C'était fini : l'aînée des Monterlant était morte. Dans trois jours, la marquise de Beateuil partirait vivre dans les terres

de son mari en Touraine. Judith avait perdu sa sœur à peine retrouvée.

Alors qu'un grondement dissonant s'élevait dans la chapelle, les perruques et les vestons se brouillèrent autour de la jeune fille. Elle eut soudain un haut-le-cœur, son ventre se comprima, l'air lui manqua.

Va-t'en ! Sors ! Ne reste pas là !

Je suis folle, pensa-t-elle en plaquant une main sur sa bouche, j'entends des voix... Elle s'efforça de respirer calmement mais elle étouffait sous des montagnes de terre, comme si la chapelle s'était effondrée sur elle, comme si le vieux dragon l'avait avalée et la digérait lentement. Sors ! N'attends pas !

Alors elle recula, bouscula François, se glissa entre deux servantes, contourna une colonne, poussa des valets, s'extirpa de la masse imperturbable, aperçut la porte et s'y précipita. Fuyant le chant monstrueux, elle sortit de la chapelle comme on échappe à une noyade certaine. Et là...

S'il est quelqu'un pour m'écouter, je le prie de me pardonner : il m'est soudain difficile de raconter cet instant où mes parents se sont rencontrés. Non que l'histoire manque de clarté pour moi, car je vois tout et je sais tout. Mais cet instant plus que tout autre jette en moi un trouble profond.

Nous autres humains (pardon, je parle de l'humanité comme si j'en faisais partie, alors que je n'ai pas encore goûté au lait de ma mère ni senti une seule fois les bras de mon père me soulever dans les airs), nous autres mortels, nous passons notre vie hantés par l'effroi d'une seule question : qu'advient-il de nous après la mort qu'on nous promet ? Où irons-nous quand notre chair sera poussière et nos os un amas de cailloux ? Que serons-nous lorsque nous ne serons plus ? Et le vertige de ce point d'interrogation est si grand, si insupportable, que nous voilà vite enclins à nous inventer des

paradis, des mondes au-delà du monde, des vies nouvelles et infinies... Je sais que, si je vis, ma mère me racontera plus tard de nombreuses histoires avant de m'endormir, mais je n'ai pas besoin d'attendre ce moment pour savoir qu'il est impossible d'affronter l'obscurité et de fermer les yeux le soir sans adoucir auparavant nos peurs par un peu d'imagination. Donc nous imaginons. Nous nous inventons des contes pour nous bercer avant le grand sommeil. Pour que la terreur ne soit pas notre dernier chemin vers l'abîme.

Mais avant? Avant que jaillisse ce ruisseau maigrelet qu'est la vie de chacun? Une sorte de tournis me prend quand je pense à ce temps où je n'existais pas. Des siècles et des siècles écoulés avant moi, remplis de saisons et de gens, de famines et de labours, de terres conquises, de corps rongés de maladies, d'inventions merveilleuses ou assassines, de récoltes et de fêtes, de fruits broyés dans les presses, d'empires qui s'effondrent et de villes qui fleurissent au milieu des déserts... Il y eut tout cela avant nous et tant de choses encore. Tant de gens qui sont nés, ont bougé un peu et qui sont morts. Et où étions-nous? Qu'étions-nous?

Ce jour-là, lorsque mes parents se sont brûlés du regard et se sont rendus fous l'un de l'autre, je le sais, dès le premier instant, où étais-je? Enfonçais-je déjà un peu mes racines dans leurs ventres? Existais-je déjà un peu au creux de leurs regards?

Mais je m'appesantis. Je me laisse emporter par l'ivresse curieuse que distillent ces réflexions. On dit qu'elles peuvent conduire à la démence. J'abandonne ma digression et je reprends le fil.

Judith sortit donc de la chapelle et le soleil l'éblouit sur le perron. Elle eut beau fermer les yeux, la lumière continua de brûler sous son crâne, comme si le feu du ciel était tombé en elle. Elle ouvrit la bouche pour respirer, exhala un long soupir, enfin battit des paupières et rouvrit les yeux.

Un homme était là, debout au pied des marches, et qui la regardait.

Ce fut soudain, brutal, presque violent.

Ils se figèrent comme deux animaux qui se croisent au coin d'un bois, se toisent, se respirent, se mordent déjà du bout des yeux pour savoir lequel de l'autre deviendra le maître. Lui en bas des marches, le regard aussi fixe que celui des statues, aussi noir que les nuits sans lune. Elle tout en haut, prise par la lave, en train de perdre l'usage du langage et de toutes les pensées qu'elle avait eues jusqu'alors, ne sachant plus que les palpitations de sa poitrine au bord de l'étoffe.

Il était midi. Les cloches sonnèrent. Les portes de la chapelle s'ouvrirent en grand et la foule les submergea comme un raz de marée.

VII

Réveil

Judith referma les yeux, aveuglée par la lumière vive.

Où était-elle? Que s'était-il passé? Des farandoles folles bourdonnaient à ses oreilles, mais son corps n'était qu'un marécage dans lequel elle gisait enlisée. La bouche boueuse, elle avait dans les veines un fleuve lourd troublé de limons. L'écho de mille tambours résonnait entre ses tempes.

– Ô Charles, Charles...

Comme son murmure demeurait sans réponse, elle reconnut qu'elle était seule au creux des draps. Elle reconnut l'odeur de sa chambre et le piaillage affamé des jeunes hirondelles qui nichent sous les tours. Elle était à Castelroux. C'était déjà le matin. La pauvre Hélène s'était mariée la veille et elle... elle... Tu devrais avoir honte, Judith, de bouillir si fort de bonheur. Mais elle souriait, alanguie, le cœur battant plus vite à mesure que la mémoire lui revenait. Hier avait été le plus beau jour de sa vie, car elle s'était mariée elle aussi, au-dessus des flammes d'un feu de joie. Ronronnant comme un chat, elle ramena le drap sur son visage et se blottit dans sa léthargie pour tout revivre encore, encore, encore une fois...

D'une main lente, elle retourne les cartes que Philippe de Marbourg a distribuées. Elle étouffe un soupir. La chance lui manque.

Haussant les sourcils, elle regarde au-delà des épaules de

ses compagnons – son cousin François, M. de Marbourg et un baron décati qui a dû naître sous Saint Louis. Le verger de Castelroux ressemble aujourd’hui à l’enfant illégitime d’une forêt et d’une salle à manger : sous les arbres aux fruits verts, voici des tables, des fauteuils en velours, des guéridons et les banquettes fleuries du cabinet de musique. C’est tout le beau mobilier du château qui prend l’air, en somme, dans le jardin. Et partout sous les arbres, de bons sauvages en brocart de soie s’adonnent aux joies de ce vaste salon champêtre : jeux et délassements, promenades et siestes discrètes, causeries légères en attendant la nuit, le concert sur la terrasse, le feu d’artifice promis par Guillaume, les flambeaux et les étoiles.

Dans le fond, c’est un jour agréable. Voltaire s’y plairait et Rousseau également, s’ils n’étaient morts dix ans plus tôt. Tout le monde est heureux, ou du moins en a l’air, ce qui n’est pas difficile par un bel après-midi d’été, après une collation de mets légers et de vins enchanteurs.

Cependant son visage à lui ne trahit qu’une inquiétude sombre, comme si quelque ennemi sur le point d’envahir allait réduire à néant l’illusion du paradis.

– Que décidez-vous, chère enfant ?

Surprise par la voix nasillarde du baron, Judith revient au jeu, aux trois regards tournés vers elle, au lamentable cinq de trèfle qu’elle jette sur la table.

– Je passe...

– Passe.

– Je suis.

– Et moi je prends !

Les lèvres fripées du baron s’entrouvrent sur un sourire ébréché. On dirait qu’il a des clous à la place des dents, une suite de piques lui dévale des mains.

– Parbleu ! Que la baronne doit être jolie, s’exclame François.

On rit, le baron ramasse et l'on redistribue. Judith s'envole encore.

Depuis que François l'a traînée à cette table, et dès avant, tandis que l'après-midi remplissait le jardin de promeneurs repus, et avant encore, alors que chacun savourait les bouchées prises au banquet de mariage, dès l'instant en fait où la foule qui jaillissait de la chapelle l'a rendue à elle-même, elle n'a cessé de ramener ses yeux vers le même point. Il a beau déambuler sans joie sous les pruniers, elle le trouve toujours au bout de son regard. Et à cette façon qu'il a de répondre à ses coups d'œil, de les saisir et de les renvoyer comme la balle du jeu de paume, on dirait qu'il sait bien lui aussi la partie qu'ils ont commencé de jouer.

Leurs regards se happent et, répétant le cataclysme déjà cent fois vécu, le verger s'embrase, les corps tombent en cendres, les arbres se consomment, et mille ans plus tard ils sont encore là, après l'Apocalypse et les résurrections promises, se transportant des yeux sous les arbres lourds de fruits.

– Judith ?

Brûlante, elle lâche sur la table la première carte que ses doigts rencontrent, et le baron gagne encore.

– Tout de même, cette guerre des Amériques a été une bien mauvaise idée : de mon temps, on se jetait sur l'ennemi pour s'enrichir, pas pour s'appauvrir !

– Certes, mais la Constitution américaine est une belle chose... Entièrement inspirée par nos philosophes, il est vrai.

François distribue. Le verger brûle à l'intérieur de Judith. Un regard noir glisse sur ses épaules comme une lente caresse lui dérobant la vie. Quatre de carreau.

– Cousine, tu n'as pas mieux ?

Non. Et inutile de feindre, elle se moque bien de perdre. Elle joue un autre jeu, dont elle ne sait rien. Elle goûte l'étrange folie qui prive de sommeil les chats la nuit. Il la regarde. Là-bas. Debout. À une vingtaine de pas dans le dos

de Philippe de Marbourg, au pied d'un arbre biscornu. Seul, indifférent à tout ce qui s'agite autour de lui. D'ailleurs, rien ne s'agite à son entour. L'air qui l'enveloppe semble aussi infranchissable que la pureté silencieuse des glaces.

Judith soutient son regard. Un plaisir malicieux frémit dans ses orteils. Elle aimerait ôter ses chaussures et marcher vers lui comme sur les pierres glissantes d'un ruisseau. Elle dissimule son sourire à la façon d'une gourmandise qui fond en secret dans sa bouche. Ramenant ses yeux vers les cartes, elle l'observe à présent sans lever les paupières, elle lui parle sans remuer les lèvres, sans même ouvrir la bouche, d'un simple doigt effleurant son menton, d'une simple main glissant avec audace dans son cou, enroulant légèrement une mèche de cheveux... Puis, reine et courtisane, elle lance de nouveau son regard acéré sur lui. Il lui renvoie le sien sans ciller, sans l'ombre d'un frisson. Le séminariste en redingote sale dont les poings grelottaient dans le bureau de Vaillac la contemple avec le calme d'un colonel à l'aube d'une bataille, comme s'il savait déjà sa victoire éternelle ou sa défaite certaine, ou comme si aucune des deux finalement n'avait d'importance.

Judith jette sa dernière carte sur le tapis.

– Veuillez m'excuser, messieurs, je me sens lasse : j'ai besoin d'un rafraîchissement...

Alors, comme un explorateur affrète une goélette pour découvrir une terre lointaine, elle se lève, cède sa place à son oncle qui tournicote dans son dos, et met les voiles vers sa destination.

Un vent tiède inquiète les pruniers, mêlant le tremblement des feuilles aux chuchoteries des éventails et aux rumeurs qui se perdent dans le jardin... Il est soi-disant venu avec son père, mais on a à peine vu le vieux comte qui s'est retiré juste après le dessert. Son fils, dit-on. Mais son vrai fils est mort autrefois, celui-là n'est qu'un bâtard, un arriviste, un profiteur qui

n'a qu'une ambition : prendre les terres et la fortune. Il mène grand train, dit-on. Officier, dit-on. Sornettes. Un profiteur. Un libertin. Faute de guerre à livrer, ces messieurs passent leur temps chez les catins et les filles du théâtre, savez-vous. Celui-là n'est qu'un débauché comme tous les autres, sans foi ni morale, avez-vous vu qu'il n'était pas à l'église ? Quelle engeance... Et les voix qui susurrent sous les arbres ne vont pas jusqu'à dire que Charles de l'Éperay est le diable vêtu de velours, mais Judith a bien vu tout à l'heure la vieille marquise de Bréville se signer sur son passage.

Remontant l'invisible ligne droite qui est toujours le plus court chemin entre deux points, elle s'arrête si près de lui qu'elle pourrait presque voir son cœur battre sous sa veste.

– Vous ne semblez guère vous distraire, monsieur, articule-t-elle en feignant de regarder ailleurs.

– Personne ne m'a encore offert le plaisir d'une conversation distrayante.

Il ravale sa salive comme un homme que la faim envahit. Elle bat des paupières par coquetterie et creuse dans le fond de ses yeux.

– Réjouissez-vous que l'on ne vous parle guère : on vous préserve ainsi d'un ennui mortel... Soyez bon, s'il vous plaît, servez-moi quelque chose de frais.

Il s'incline avec élégance. Ils marchent ensemble vers une table couverte d'un drap blanc sur laquelle traînent des carafes et des friandises.

– Vous ne sembliez guère vous amuser, non plus, à cette partie de cartes.

– Cela se voyait donc tellement ?

– Pour quelqu'un qui vous observe.

Judith balaie d'un coup d'œil les invités éparpillés dans le jardin.

– Ce mariage n'est qu'une mascarade, je suppose que vous l'aurez deviné.

– Plus que vous ne pensez. L'hypocrisie de ce genre de fêtes m'est assez familière.

– L'habitude des salons?

– Non. Ne vous fiez pas aux apparences. Rosé? Cidre? Limonade? Je vous proposerais bien du vin de Champagne, mais je n'en vois guère...

– Quelles apparences? Ma sœur est une dinde qui se laisse marier stupidement... Donnez-moi donc un peu de ce vin d'orange, il a l'air doux.

– Votre sœur? J'ai donc l'honneur de parler à Judith de Monterlant... Méfiez-vous des choses qui ont l'air douces, dit-il en lui tendant un verre d'un vin rosâtre où flottent de troubles nuages de pulpe.

– Comment le savez-vous?

– Quoi donc? Votre nom ou la fausse douceur des choses?

– Mon nom... Pour le reste, je serais bien gênée de vous le demander.

Elle porte le verre à sa bouche, y trempe ses lèvres.

– Mais c'est amer!

– Je vous avais mise en garde.

– Mais vous m'avez laissée boire.

– Vous auriez pu aimer...

Elle lui rend le verre qu'il goûte à son tour, posant ses lèvres sur la trace des siennes, manière de la goûter aussi peut-être.

– Amer mais savoureux. On m'a raconté l'histoire d'un ballon tombé autrefois dans nos vignes... Ne rougissez pas : c'est mon aventure préférée.

– Monsieur, vous êtes en train de vous moquer.

– Je n'oserais pas. Et je ne suis pas fâché de voir naître un sourire sur vos lèvres.

– À moi aussi, on m'a raconté quelques histoires sur votre compte...

Une ombre court sur son front. Il boit un peu de vin avant de répondre.

- Il en circule de toutes sortes.
- Celles que j’ai entendues étaient toutes de la même sorte.
- Et certaines vous ont-elles empêchée de dormir? Je ne souhaiterais pas troubler vos nuits. Du moins, pas d’une façon qui vous serait désagréable.

Le sous-entendu est un art délicat qui exige de la personne qui l’entend les mêmes enchaînements d’idées, les mêmes déductions et le même tour d’esprit en somme que la personne qui le formule, afin que les deux en arrivent au même point et qu’un simple mot – *désagréable* – leur fasse entrevoir la même scène, indicible encore... Judith se sent rougir et détourne les yeux, aussi troublée par l’étincelle dans le regard de Charles que par la certitude d’avoir imaginé la même chose que lui.

– Monsieur, il faut plus que de simples contes pour troubler mes nuits, réplique-t-elle.

Elle lui ôte doucement le verre des mains, le porte à ses lèvres, ne sent plus l’amertume du vin.

- C’est dommage, mademoiselle.
- Quoi donc?
- Que ce jardin soit si plein d’êtres humains...

Elle ne comprend pas. Mais voilà qu’une griffe se referme sur son bras, faisant trembler sa main qui renverse le vin.

– Oh! Voyez ce maladroit!

Elle se retourne, pleine de rage, la robe tachée. Elle n’est pas surprise de reconnaître Jean de Monterlant, ce père qu’elle n’arrive pas à appeler père et qui l’entraîne déjà à l’écart, si vite qu’elle n’a pas le temps de prendre le mouchoir que M. de l’Éperay lui tend.

– Mademoiselle, pas d’insolence aujourd’hui, gronde l’autre – l’horrible, l’importun, l’éternel casseur de pieds! – Venez! Je veux que vous vous occupiez de nos invités et qu’ils ne s’ennuient pas.

– C’est ce que j’étais en train de faire!

– Détrompez-vous : personne n'a invité cet homme-là. Ne vous en approchez plus. Venez.

Elle dégage son bras avec une telle violence qu'elle sent les ongles du monstre égratigner sa peau.

– Non ! Par votre faute, je dois aller me changer. Occupez-vous vous-même de vos stupides invités !

Elle crache ce mot avec un dégoût qui ne la quittera plus. L'instant d'après, elle rentre au château. Elle se change, grogne, fulmine, traîne indécise dans les couloirs à la recherche de quelque chose – quelqu'un –, elle ne sait pas quoi.

Lorsqu'elle ressort, le soleil n'éclaire déjà plus ni les champs ni le hameau, mais seulement la cime des arbres et les murailles. Les hirondelles voltigent dans le ciel qui vire au rose. Sur la terrasse, des silhouettes installent des chaises pour le concert. Judith attrape un verre de vin sur un plateau. Dans la plaine, des feux brûlent, des fumées montent : c'est la Saint-Jean, nuit des soleils artificiels. Pourquoi cette tension sous sa peau, cette inquiétude qui la dévore ? Elle aperçoit soudain Hélène dans le verger. Elle marche vers sa sœur quand quelqu'un l'aborde comme par inadvertance. Une main effleure le creux de son dos et s'en défait aussitôt.

– Mademoiselle... il vaut mieux que je me retire : ma présence cause plus de t-trouble que d'agrément, je le remarque bien.

Il lui a parlé comme un aveugle, sans croiser son regard, de la bouche à l'oreille simplement. Judith sent glisser dans son cou son souffle tiède chargé de vin. Il part déjà. La bouche ouverte, elle respire comme un poisson hors de l'eau, avec le sentiment d'être subitement perdue dans une forêt inextricable. Une main légère caresse sa joue. Hélène lui sourit avec une infinie tendresse dans les yeux. Avec tristesse aussi. Dans trois jours elle ne sera plus là. C'est comme si elle était déjà à l'autre bout du monde.

– Ô Hélène, comme tu vas me manquer !

Tout le jardin se trouble d'ombres et de brumes. Dans le jour déjà déclinant, les arbres prennent l'aspect d'êtres pensants. Seuls brillent les yeux d'Hélène.

– Tu me manqueras aussi, petite folle, petite sœur.

– Ne pars pas, article Judith sans comprendre ce chagrin qui la déborde.

– Je dois rejoindre les invités. Je serai toujours avec toi, là.

Hélène embrasse tendrement son front puis s'éloigne. Judith suit des yeux sa silhouette pâle qui remonte lentement vers le château, traînant sur l'herbe sa robe blanche, devenant peu à peu plus petite, plus impalpable, évanescence vapeur de mariée sur le point de s'évanouir, jusqu'à la voir s'engouffrer dans l'ombre d'une porte, comme une âme errante qui rejoint sa tombe originelle.

Alors le crépuscule s'éteint sur les murs du vieux dragon. Un raz de marée obscur monte de la terre. La nuit. Sur la terrasse, les lampions s'allument, les gens s'installent, les musiciens accordent leurs instruments. François, Thibaut de Puyvallon et sa sœur Jeanne passent devant Judith en trotinant. François lui crie de venir, ils vont aux fenêtres de la tour. Les flambeaux qu'ils agitent entre leurs mains accrochent sur leurs visages des ombres grimaçantes qui leur donnent l'air de diabolotins.

Judith dit qu'elle vient mais elle part soudain dans l'autre sens, vers le verger, le chemin. Elle ne sait pas pourquoi, c'est comme si sa raison s'envolait. Elle ne reconnaît plus personne, plus rien. Elle court sous les arbres et fait le tour du château. Devant le pont-levis, un attelage à l'arrêt. Deux ombres, vêtues de capes et de chapeaux. L'une d'elles se retourne, la regarde, la voit peut-être, la veut.

Alors, Judith sent la panique s'emparer de ses jambes. Elle se précipite vers le bois et pénètre dans un mauvais rêve. Elle ne voit rien, la forêt s'agrandit, elle a peur. Les ronces déchirent sa robe avec des crisements de joie maligne. Ils sont

tous morts et elle va mourir aussi ! Elle court, elle se prend les pieds dans sa chemise de nuit trop grande, trébuche, tombe, se blesse aux mains. Elle se relève haletante. Elle entend les loups, les monstres, les bêtes du bois ! Leurs pattes griffues qui courent sur les herbes ! Elle a peur – ô maman, maman, comme elle a peur ! Elle voudrait grimper à un arbre, mais elle ne sait pas comment et le monde est trop grand. Elle se presse de toutes ses forces contre un tronc rugueux. Les loups viennent, les monstres, les bêtes ! Elle écrase sa joue contre l'écorce comme pour entrer dans l'arbre, se met à sangloter, ils vont la dévorer !

Tout à coup deux bras se referment sur elle et sa joue tombe contre le velours d'une veste. Elle respire, sous l'étoffe, la douce odeur humaine. L'ombre de Castelroux réapparaît au loin, et la clarté des lampions, et l'écho des violons. Plus de monstres, plus de forêt. Elle ne va pas mourir et reconnaît les bras qui l'enserrent... Ces derniers relâchent leur emprise, deux mains glissent dans son cou et relèvent son visage, et une bouche sur la sienne l'embrasse sans rien lui demander, sans la prévenir, sans la laisser respirer. Judith ouvre grands les yeux sur les ténèbres qui l'entourent et Charles l'embrasse violemment, l'écrase contre l'arbre, lui jette du feu dans le sang, lui embrase le ventre, les lèvres, la langue, souffle et corps incandescents. Ô qu'il la dévore, qu'il l'incendie et ne la lâche jamais ! Dans un tressaillement de bonheur, elle sait ce qui va advenir, tout ce que sera sa vie. Elle tremble et il continue de l'embrasser comme s'il n'allait s'arrêter jamais.

Mais le bois disparaît derrière eux, et les voilà dans la cour de la ferme. Ils dansent autour du feu avec les paysans. Judith offre aux flammes le ruban qui orne son cou et Charles y jette une paire de gants. On leur donne un vin lourd et fruité qui monte vite à la tête. Les paysans chantent et gambillent autour de l'immense bûcher, on fait des farandoles, on saute sur les flammes. Judith a la tête qui tourne. Comme un chat

joueur caché sous un meuble, le feu griffe ses pieds, griffe sa robe, mordille les galons et les coutures, noircit l'étoffe satinée et la fait rire follement. Ses pieds tourbillonnent et elle virevolte avec une joie barbare. Les flammes s'envolent vers les étoiles tandis que les amants échauffés disparaissent en couple dans les fourrés. Saint-Jean. Nuit des noces païennes. Des épousailles sauvages bénies par les langues du feu.

Judith se retrouve dans les bras de Charles. Elle veut ses lèvres encore, ses bras encore, et brûler tout entière maintenant! Elle perd l'équilibre, sent le monde qui bascule et ne voit plus que le ciel étrangement brun au-dessus de sa tête. Charles lui dit qu'elle a trop bu. Oui, c'est vrai, c'est bon le vin, c'est chaud, le monde tourne vite, serrez-moi dans vos bras...

La voix de Blanche, la servante, dit qu'il serait plus sage de la mettre au lit. Alors le feu s'éloigne et les étoiles s'estompent. Judith tangué contre l'épaule forte, le cou voilé de sueur qu'elle voudrait embrasser encore. Elle voit passer les branches des arbres étonnés, les dents effilées du pont-levis, les écailles du dragon, la porte, l'escalier. Par là, dit Blanche.

Elle reconnaît l'odeur de sa chambre. Charles la dépose sur son lit. Elle le retient langoureusement tandis que Blanche ferme les rideaux.

– Restez, monsieur...

– Dans l'état où vous êtes, ce serait un crime.

– Soyez criminel...

Dans un sursaut de maladresse grise, elle écrase ses lèvres sur celles de Charles. Mais ce n'est pas un vrai baiser, juste un peu de fougue brusque.

– Vous êtes ivre, mon ange.

– Je n'y peux rien, s'excuse-t-elle en retombant sur l'oreiller.

Et le reste n'est que néant.

Empoignant son édredon, Judith le serra si fort dans ses bras qu'il lui sembla que Charles était encore là, dans la tiédeur des draps, contre sa peau, au bout de ses ongles... Émergeant du sommeil comme un noyé refait surface, elle sentit croître en elle une douleur diffuse, comme si sa peau lui faisait mal, comme si ses yeux lui faisaient mal, comme si respirer et sentir son cœur battre lui faisaient mal aussi. C'était une douleur indéfinissable tapie avec elle dans les limbes de la nuit, une vieille souffrance endormie depuis longtemps, un manque atroce, un arrachement, le mal des amputés qui n'ont plus que la moitié d'eux-mêmes pour aller par le monde et ressentent jour et nuit le néant de la part manquante... Elle se recroquevilla. Dans la confusion du réveil, elle le pressentit dès cet instant : plus rien ne serait comme avant.

Paupières papillonnantes, elle se força à rouvrir les yeux. Un jour nouveau s'était levé. Respirant avec peine l'air malsade de sa chambre, Judith contempla le rayon de soleil qui tombait, oblique, sur le tapis, en essayant de comprendre comment les choses pouvaient être à la même place, les planètes dans la même position et l'angle de la lumière exactement comme la veille, comme si rien ne s'était passé.

Les murs du château bourdonnaient déjà de bruits. La nuit était finie et Charles était parti.

Alors, Judith rangea soigneusement ses souvenirs comme ces insectes multicolores que les naturalistes conservent dans de belles boîtes en verre : scarabées irisés, papillons chatoyants qu'aucun printemps ne ravagera plus jamais. Elle grava délicatement les instants adorés sur les plus belles plaques de cuivre de sa mémoire, pour les garder à l'abri du temps, comme les connaissances confiées aux planches de l'*Encyclopédie* – le premier regard sous le soleil éblouissant, le dialogue muet sur les cartes à jouer, l'amertume douce du vin d'orange, les premiers mots, le trouble de la peau à les entendre, longtemps,

bien longtemps avant que les yeux deviennent aveugles, que les gorges se nouent pour toujours et que les peaux s'effritent à jamais.

Puis elle s'étira sur son lit, le sang lourd, les pieds endoloris. La douleur s'endormit dans son ventre comme un chien sage qui regagne sa niche. Posée sur le coin de la table, ses yeux rencontrèrent soudain une feuille de papier. Lui avait-il laissé une lettre – un rendez-vous, peut-être ?

Elle bondit si vite que la tête lui tourna et des brumes lumineuses l'enveloppèrent. Puis, avec des doigts nerveux, elle déplia le papier, reconnut l'écriture, lut précipitamment et poussa un cri.

Hélène était partie !

Hélène s'était enfuie pendant la nuit !